

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



REVUE DE PRESSE

Kurô Tanino

Avidya - L'Auberge de l'obscurité

Service presse :

Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13

VIDÉO

Samedi 29 septembre 2018 :

[Youtube / Ronan au théâtre / « Dans l'étrange auberge de Kuro Tanino »](#)

Sujet : *Avidya – L'Auberge de l'obscurité*

→ <https://www.youtube.com/watch?v=jcWuDmfxmzE>

PRESSE

Carto – Septembre / Octobre 2018

Carto – Septembre 2018

Gen Mag – Septembre 2018

Koi - Septembre / Octobre 2018

Le Figaro – 7 septembre 2018

Le Monde Supplément – 8 septembre 2018

Leparisien.fr – 12 septembre 2018

L'Avant-scène Théâtre – 15 septembre 2018

Lesinrocks.com – 20 septembre 2018

Unfauteuilpourlorchestre.fr – 21 septembre 2018

Mediapart.fr – 22 septembre 2018

Les5pièces.com – 25 septembre 2018

Artisticrézo.com – 26 septembre 2018

Kangekiblog.wordpress.com – 28 septembre 2018

L'Humanité – 28 septembre 2018

Mediapart.fr – 28 septembre 2018

Toutelaculture.com – 28 septembre 2018

Richardmagaldirichet.tumblr.com – 29 septembre 2018

i/o Gazette – Octobre 2018

L'Insatiable 2018 – 1^{er} octobre 2018

Theatredublog.unblog.com – 1^{er} octobre 2018

Japantimes.co.jp – 20 octobre 2018

Teresabener.se – 21 octobre 2018

Pen-Online.com – 31 octobre 2018

Libération – 16 octobre 2018

Les Inrockuptibles – 19 décembre 2018



Théâtre japonais

T2G, Gennevilliers, du 20 au 24 septembre et du 5 au 8 octobre 2018

Alors que les arts du Japon sont à l'honneur cet automne à Paris, avec expositions et spectacles, dans le cadre du festival Japonismes 2018, le théâtre de Gennevilliers (92) accueille deux pièces : *The Dark Master* et *Un fils formidable*, mises en scène respectivement par Kurô Tanino et Shû Matsui. Dans la première, un randonneur entre dans un modeste restaurant local. Le propriétaire, aussi excentrique qu'asocial, lui propose de prendre sa place en tant que chef. Dans la seconde, un homme crée son propre État indépendant... dans un coin d'appartement.

Pour en savoir plus : www.theatre2gennevilliers.com et <https://japonismes.org/fr>

ERRATUM

Une erreur s'est glissée dans le numéro 48 de *Carto* (juillet-août 2018). Dans la brève, page 6, sur les nations les plus riches du monde, le premier État européen n'est pas l'Irlande, comme indiqué, mais le Luxembourg.

Gen Mag – Septembre 2018

GEN MAG

Pays : FR

Périodicité : Mensuel



Date : septembre 2018

Page de l'article : p.26

DU 25 AU 29

THÉÂTRE

« Avidya, l'auberge de l'obscurité », de Kurô Tanino. Dans le cadre du festival d'Automne à Paris-Japonismes. Au Théâtre de Gennevilliers, 41 avenue des Grésillons. Réservations au 01 41 31 26 26.



La fin d'un monde

Le Japon est au cœur du festival d'Automne à Paris, dont le T2G est partenaire. Le dramaturge Kurô Tanino présente deux huis-clos, en japonais surtitré en français, l'un dans une auberge de sources thermales, l'autre dans un restaurant.

Au cœur des montagnes du Japon, dans une auberge dédiée aux bains traditionnels, deux marionnettistes, le père et le fils, arrivent de Tokyo et attendent le propriétaire pour présenter leur spectacle. Dans un premier temps intrigués par ce curieux duo, les villageois vont peu à peu se rapprocher d'eux. Dans les vapeurs fiévreuses, les langues se délient, les esprits s'agitent, les destins se réalisent. Il est dit que l'auberge Avidya a le sien tout tracé, condamnée à la démolition pour laisser place à une nouvelle ligne de chemin de fer – Kurô Tanino s'est sans doute inspiré de la mise en place du *Shinkansen*, le train à grande vitesse japonais,

coincidant avec la disparition de ses grands-parents.

Dans « Avidya, l'auberge de l'obscurité », huis-clos cinématique servi sur plateau rotatif, c'est la fin d'un monde qui est donnée à voir, et le spectacle des êtres qui la traversent, dans toute sa palette d'émotions – de l'angoisse à la volupté. La pièce, présentée à la Maison de la culture du Japon à Paris en 2016, a reçu le Prix Kunio Kishida qui récompense les jeunes dramaturges. » MARTINE HUPIER

→ « Avidya, l'auberge de l'obscurité », au Théâtre de Gennevilliers, 41 avenue des Grésillons. Réservations au 01 41 32 26 26. theatre2gennevilliers.com

KOI

Pays : FR

Périodicité : Bimestriel



Date : Septembre -
octobre 2018

Page de l'article : p.87

AGENDA CULTUREL



KURÔ TANINO, LE THÉÂTRE DE L'INSOLITE

Le théâtre de Gennevilliers ouvre ses portes à deux pièces signées Kurô Tanino, dramaturge japonais contemporain friand de situations insolites. La première, intitulée *Dark Master* (du 20 au 24 septembre), met en scène un randonneur qui arrive dans un modeste restaurant local. Le propriétaire le convainc de prendre sa place, avant de disparaître tout en continuant de lui donner des instructions à distance. La seconde, intitulée *Avidya - L'Auberge de l'obscurité* (du 25 au 29 septembre), place l'action au cœur des montagnes japonaises, dans une auberge thermale. Des

marionnettistes arrivés de Tokyo y attendent le propriétaire pour présenter leur spectacle, tandis qu'on murmure que l'auberge serait condamnée à la démolition pour laisser place à une nouvelle ligne de chemin de fer... Une réflexion sur le Japon profond des ancêtres et des traditions dans une mise en scène résolument contemporaine.

De sacrées têtes d'affiche !

THÉÂTRE Du « Tartuffe » par Peter Stein à « La Nuit des rois » par Thomas Ostermeier, les spectacles des grands noms de la mise en scène internationale marquent le début de saison.



LE THÉÂTRE

Armelle Hélot
ahelot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

Autant commencer par un coup de théâtre! *Kanata*, le spectacle conçu par Robert Lepage pour la troupe du Théâtre du Soleil qui a failli disparaître complètement des écrans en juillet dernier, aura bien lieu. Un communiqué publié avant-hier sous l'intitulé très clair « *Le ressaisissement* » l'annonce. Ils l'avaient dit le 27 juillet: Ariane Mnouchkine et le Soleil se donnaient « le temps de réfléchir, d'analyser, d'interroger et de s'interroger ». Au Japon, pays où depuis sa jeunesse, elle s'est souvent ressourcée, la grande artiste a conçu très vite l'essentiel: faire de la controverse même matière à réflexion théâtrale.

C'est sur la loi que le Soleil appuie sa décision. Sur la lecture du Code pénal pour mieux répliquer: « *N'étant donc pas obligé juridiquement et surtout moralement de se soumettre à d'autres injonctions, même sincères, et encore moins de céder aux tentatives d'intimidation idéologiques en forme d'articles culpabilisants, ou d'imprécations accusatrices, le plus souvent anonymes, sur les réseaux sociaux, le Théâtre du Soleil a décidé, en accord avec Robert Lepage, de poursuivre avec lui la création de leur spectacle et de le présenter au public aux dates prévues, sous le titre Kanata - Épisode I - La Controverse.* »

Année culturelle oblige

Une belle victoire de l'intelligence et de la légitimité artistique! Une très bonne nouvelle pour le public et pour le Festival d'Automne qui avait mis *Kanata* à son programme. Marie Collin, chargée du théâtre, et Emmanuel Demarcy-Mota, le directeur, ont toujours été aux côtés d'Ariane Mnouchkine, de Robert Lepage et de la troupe. Un festival, qui, cette saison, renoue d'une manière puissante avec sa grande tradition: de très grands noms de la scène internationale sont présents, tout comme de jeunes pousses en devenir. Mais la part de l'art dramatique est impressionnante!



Félicien Juttner, Pierre Arditi et Jacques Weber (de gauche à droite), dans *Le Tartuffe*, monté par Peter Stein au Théâtre de la Porte Saint-Martin, à Paris à partir du 14 septembre.

Clin d'œil au Soleil et à ses inoubliables *Richard II* et *Henry IV* à la samouraï, l'Empire des signes est très présent, année culturelle « Japonismes » oblige. Si les choix sont parfois dictés par la diplomatie, la haute qualité des productions impressionne. *Grand Kabuki Shochiku* à Chaillot, Hiroshi Sugimoto à l'Espace Cardin-Théâtre de la Ville, Kurô Tanino puis Shû Matsui à Gennevilliers, Toshiki Okada au Centre Pompidou.

Parmi les phares de la mise en scène en Europe, eux aussi au rendez-vous de l'Automne, citons le Polonais Krystian Lupa et *Le Procès* d'après Kafka à l'Odéon, le Suisse Milo Rau et *La Repré-*

se. Histoire(s) du théâtre (I) à Nanterre-Amandiers, les Flamands du tg STAN à la Bastille, le Français Claude Régy, dont on reprend *Rêve et Folie* de Trakl à Nanterre-Amandiers et, dans le même théâtre, le rare Alain Cavalier dans sa *Conversation* avec Mohamed El Khatib. Quant à Tiago Rodrigues il offre sa profondeur et sa fantaisie lusitaniennes avec *Sopra* à Chelles et à la Bastille, ce bijou qu'est *By Heart* à Saint-Ouen, et il est encore présent par la grâce d'un merveilleux spectacle de Thomas Quillardet, *Tristesse et joie dans la vie des girafes* qui fera une tournée de Paris à ses environs. Une histoire qui enchan-

te les enfants et ravit les adultes. En cette rentrée 2018-2019, le jeune public n'est pas oublié. Emmanuel Demarcy-Mota et ses proches ont ce souci. Antoine Vitez en avait fait une règle, Olivier Py se passionne pour ce répertoire que servait si bien le regretté Richard Demarcy.

Regardons plus loin: c'est en juin, aux Nuits de Fourvière que sera créé le spectacle le plus attendu de l'année, un projet de Robert Wilson à l'instigation d'Emmanuel Demarcy-Mota, également directeur du Théâtre de la Ville: *Jungle Book* ou *Le Livre de la jungle* en lumière, musique et jeu. Mais ce n'est

pas tout. La grande nouveauté de cette saison, c'est la présence d'un des plus grands metteurs en scène européens, l'Allemand Peter Stein, dans deux salles prestigieuses du circuit privé: dès septembre il monte *Le Tartuffe* avec notamment Pierre Arditi et Jacques Weber, à la Porte Saint-Martin et un peu plus tard *Le Misanthrope* au Comédia avec Lambert Wilson, Pauline Cheviller, Brigitte Catillon.

Salle Richelieu, c'est Thomas Ostermeier qui fait une entrée éclatante avec sa mise en scène de *La Nuit des rois*. Bref, Paris est la capitale mondiale du théâtre. ■

PASCAL VICTOR/ARTCOMPRESS

Des scènes aux couleurs du temps présent

Transdisciplinaire et résolument contemporain, le Festival d'automne présente des talents éclectiques. Portraits de cinq jeunes artistes à ne pas manquer

Kurô Tanino, facétieux inspiré

TOKYO (JAPON) - correspondance

Peintre, auteur, metteur en scène et psychiatre. C'est peu de dire que Kurô Tanino a plusieurs facettes qu'il relie immanquablement à la scène, terrain d'expression privilégié de ce natif de Toyama, sur la mer du Japon, qui se joue de l'humour, flirte avec le surréalisme et explore parfois les tréfonds de la psyché japonaise. Ainsi, dans *The Dark Master* et *Avidya - L'Auberge de l'obscurité*, les deux spectacles présentés dans le cadre du Festival d'automne.

Né en 1976, Kurô Tanino occupe ses premières années à s'immerger dans l'univers du dessin et de la peinture, sa « première forme de jeu », qu'il expérimente jusqu'à l'obsession et qui l'amène à présenter des œuvres à tous les concours.

Le jeune garçon est aussi un farceur. Un jour de forte pluie, il ressent « une atmosphère de guerre ». Il convainc ses camarades de se mettre nus et de simuler une charge d'infanterie sous le déluge, les parapluies en guise

de fusils. « Comme nos pénis étaient à l'air libre, on m'a surnommé "Penino". » Il a gardé le sobriquet pour le nom de sa compagnie, Niwa Gekidan Penino. « Je considère toujours que les farces font partie de mon processus créatif. »

Juro Kara et Marcel Duchamp

Le choix de la psychiatrie est plus prosaïque. Il fallait bien manger et le jeune Kurô, fils de médecin, choisit donc la médecine. « Le fait que je choisisse une profession qui aille tant à l'encontre de ma nature prouve à quel point je suis fou », déclarait-il en 2011 dans un entretien donné à la Fondation du Japon. C'est pourtant à l'université qu'il crée sa compagnie et se lance vraiment dans le théâtre, rompant par là même avec la peinture, devenue trop oppressante.

Pour le style, il se dit très marqué par les créations de Juro Kara, l'un des chefs de file de l'*angura*, le « théâtre underground » qui bouleversa la scène nipponne dès la fin des années 1950. Il sent alors qu'un texte n'est pas forcément

nécessaire pour créer une pièce, si bien qu'il fonctionne plutôt avec des story-boards, ce qui peut donner à ses créations une « saveur désordonnée touchant au surréalisme », déclare Kyoko Iwaki, de la Fondation du Japon.

Méticuleux et curieux, Kurô Tanino va jusqu'à transformer son appartement en un théâtre baptisé « Hakobune » (« arche »). « Je me suis rappelé comment Marcel Duchamp avait fabriqué des modèles miniatures de ses œuvres, qu'il pouvait transporter avec lui. J'ai voulu créer quelque chose me permettant d'embrasser d'un regard tous les aspects de mon travail. » ■

PH. ME.

À VOIR

THE DARK MASTER
du 20 au 24 septembre
au T2G-Théâtre de Gennevilliers

AVIDYA - L'AUBERGE DE L'OBSCURITÉ
du 25 au 29 septembre
au T2G-Théâtre de Gennevilliers



« Avidya - L'Auberge de l'obscurité », SHINSUKE SUGINO

Gennevilliers : venez découvrir la nouvelle saison du théâtre

🏠 > Île-de-France & Oise · Hauts-de-Seine | O.B. | 12 septembre 2018, 12h16 | MAJ : 12 septembre 2018, 16h14 | [f](#) [t](#) [m](#) [0](#)



Gennevilliers. Daniel Jeanneteau directeur du T2G depuis janvier 2017 présentera la nouvelle saison. LP/O.B.

Jeudi soir, le programme du T2G est présenté au cours d'une soirée festive.

La soirée de lancement de la nouvelle saison du théâtre de Gennevilliers est organisée jeudi 13 septembre au T2G. Après le vernissage des Voix Blanches, l'installation sonore de Dominique Petitgand - « une présence sonore qui occupe et trouble, tout au long de la saison, certains lieux de passage du théâtre » dit-on au T2G - Daniel Jeanneteau, le directeur du théâtre et son équipe présenteront à 20 heures la saison 2018-2019.

Parmi les moments forts, fin septembre « The Dark Master » du Japonais Kurô Tanino où un restaurant d'Osaka devient le théâtre d'une puissante leçon de vie, en novembre place à Adrien Béal et son Théâtre déplié qui proposeront « Perdu Connaissance », sur la notion d'être acteur et/ou spectateur du monde, puis « Tristesse et joie dans la vue des girafes » de Tiagi Rodrigues et Thomas Quillardet en décembre.

Fin janvier, « Longueurs d'ondes » de Paul Coc et Bérangère Vantusso fera revivre les grandes heures de Lorraine Cœur d'Acier, radio libre française, créée en 1979 en pleine crise de la sidérurgie. Et ce ne sont que quelques exemples d'une programmation dense, parfois exigeante mais que le T2G veut ouverte à tous.

Jeudi 13 septembre à partir de 18 heures au T2G, 41, avenue des Grésillons à Gennevilliers. Renseignements et programme détaillé sur www.theatre2gennevilliers.com.

GENNEVILLIERS

Avidya, l'auberge de l'obscurité

À l'occasion du Festival d'automne à Paris, Kurô Tanino entraîne le spectateur au cœur des montagnes du Japon dans une auberge dédiée aux bains traditionnels. Deux marionnettistes se font aborder par des villageois qui tentent de décrypter ce duo atypique. Spectacle japonais surtitré en français.

Du 25 au 29 septembre 2018

Théâtre de Gennevilliers

Réservations : 01 41 32 26 26

www.theatre2gennevilliers.com

www.festival-automne.com



Kuro Tanino (c) Takashi Horikawa



PAR
Fabienne Arvers

SCÈNES

Les 4 spectacles à ne pas manquer cette semaine



Kuro Tanino (c) Takashi Horikawa

Kurô Tanino au T2G

Deux spectacles du metteur en scène et auteur japonais Kurô Tanino sont présentés au [T2G de Gennevilliers](#) dans le cadre du [festival d'Automne à Paris](#). Deux huis-clos, d'une beauté formelle éblouissante. Le premier, *The Dark Master* (du 20 au 24 septembre) voit un randonneur arriver dans un restaurant d'Osaka et se voit proposer par le propriétaire de prendre sa place en tant que chef... et de lui apprendre le métier sans qu'on le voit. Le maître de l'ombre, c'est lui. Ensemble, ils font face aux clients hauts en couleur qui ouvrent la porte du restaurant. Le second, *Avidya - L'Auberge de l'obscurité* (du 25 au 29 septembre) se déroule dans les montagnes du Japon. Là encore, c'est une auberge, mais dédiée aux bains traditionnels, où se rendent deux marionnettistes désireux de montrer leur spectacle au propriétaire. A voir, absolument.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Avidya-L'Auberge de l'obscurité, texte et mise en scène de Kurô Tanino, T2G, Festival d'Automne à Paris, Japonisme

Sep 21, 2018 | Commentaires fermés sur Avidya-L'Auberge de l'obscurité, texte et mise en scène de Kurô Tanino, T2G, Festival d'Automne à Paris, Japonisme

fff article de **Denis Sanglard**

Un jour froid d'automne, dans une vallée perdue, une auberge dédiée aux bains traditionnels accueille un couple venu de Tokyo, père et fils, marionnettistes invités là à donner une représentation. Dans ce lieu hors du temps, étrangement sans propriétaire, voué à bientôt disparaître, quelques villageois occupent les lieux, cohabitent. L'arrivée impromptue de ces deux étrangers, leur étrangeté à leurs yeux, le père est nain et son fils quasi mutique, la curiosité envers leur profession inconnue, réveillent peu à peu chez les résidents leurs désirs enfouis, leurs secrets les plus profonds. Chacun à son tour se dépouillent, se met à nu, se frotte brutalement à la réalité longtemps, trop longtemps, déniée. Leur destin soudain bouleversé par la venue de ces deux hommes signe la fin d'un monde que l'auberge au destin tracé, sa démolition prochaine, annonce. Mumyô – Avida en sanskrit – est le premier des douze maillons du bouddhisme représentant la vie d'un homme et sa servitude, cause de souffrance. Sa traduction est « illusion ». Et c'est justement de ça dont il est question dans cette très belle et poétique création japonaise contemporaine. Cette auberge est le berceau de ces illusions brutalement perdues. C'est un monde voué à disparaître et que l'irruption de la réalité abasourdit et révèle tout à la fois. Kurô Tanino, l'auteur et metteur en scène, fait de ce lieu, superbe décor tournant, un personnage central. Un cœur battant en agonie. Un lieu privilégié qui préserve l'intimité de chacun, vu comme par effraction. Un sentiment de réalité, de naturalisme même, d'une incroyable poésie. Les hôtes de ces lieux, les villageois, semblent y avoir laissé leurs traces, leurs empreintes. Chaque pièce parle pour chacun dans ce décor qui grince, comme grince le temps qui passe. Peu de dialogues, mais toujours incisifs. Derrière leur banalité c'est toute une vie qui s'exprime, s'interroge, se retourne. Beaucoup de silence. Et ces silences-là sont tout simplement bouleversants. Autant de non-dits qui masquent si peu le tragique existentiel de chacun, les désirs qui s'exacerbent au contact de ce père et de ce fils si particuliers, ce couple qui déchire la quiétude illusoire des personnages. La mise en scène procède ainsi par petites touches, laissant le temps au temps. Rien jamais n'est précipité. Et puis il y a des scènes d'une splendeur, d'une poésie même crue, dans leur quotidienneté, qui, par leur densité, vous renversent, vous émeuvent. La scène du bain, si sensuelle et tendue de désir inexprimé, où les personnages au propre comme au figuré se mettent à nu lors de ce rituel immuable. Et la scène brève mais foudroyante de la représentation qui stupéfie les villageois, les pétrifie. Et nous avec. Étonnante scène d'un véritable happening comme une catharsis violente qui pour ces villageois ignorant tout, dans leur isolement, de cet art, les sidère avant de laisser la place à une réflexion qui lentement les oblige à s'exprimer, avouer leurs désirs. Se libérer enfin du carcan des illusions qui les enserrait.

La mise en scène souligne cette fracture sans brutalité. Si ce monde ancien et sa beauté s'écroulent c'est presque sans bruit, sans fracas. C'est justement toute la force dans sa délicatesse de cette mise en scène d'avancer à pas feutrés, d'éviter tout effet démonstratif mais au contraire de donner à ressentir, à rendre palpable la fragilité des choses, la fragrance des sensations qui traverse les personnages aussi ténue soit-elle. Des personnages incarnés de façon magnifique, tout en nuances et profondeur par des comédiens qui gardent toujours une part de mystère, de souffrance tue, à l'image du père et de son fils dont au final on ne saura rien ou si peu.

MEDIAPART

Le Festival d'Automne à Paris, Japonismes 2018

Le Festival d'Automne à Paris, Japonismes 2018, reprend *Avidya* que nous avons vu et aimé à la maison du Japon en 2016. Une pièce qui nous enivre de la résonance émotionnelle du surhumain. Une histoire écrite avec les yeux du cœur, de l'auteur japonais Kurō Tanino. Voici le billet dans son intégralité.

Avidya est une auberge, dans le déni d'un monde qui s'en va, supplanté par la plaie d'une nouvelle ligne de chemin de fer qui blesse, à la vitesse du Shinkansen*, les souvenirs des traditions ancestrales. C'est au cœur des montagnes du Japon, dans le bouillonnement de ses sources thermales que se situe cette auberge. Son nom « Mummyō »-*Avidya* en sanscrit-, désigne le premier des douze maillons** bouddhisme (*nidanas*), qui signifie « ignorance » ou aveuglement. La rumeur nomme l'auberge *Avidya*, baignant dans les brumes thermiques de la station, « vallée de l'enfer », et raconte que les esprits qui l'habitent ne peuvent échapper à leur destin. Kurō Tanino, qui a écrit la pièce et signe la mise en scène, considère que c'est le point de départ de toute chose.

Avidya – L'Auberge de l'obscurité est une pièce, d'une rare profondeur humaine, qui nous emporte aux confins merveilleux du surnaturel.

Deux montreurs de marionnettes, un père et son fils, arrivent dans une auberge à vocation thermale. Mais le propriétaire qui les a invité par lettre, à venir présenter un spectacle, est absent. Très vite une vieille dame, qui vit dans une des chambres communes de l'auberge, s'étonne de leur présence et de leur bizarrerie. Le fils lui semble particulier, et la trouble, d'autant plus que son père est un nain. Au fil du temps, nos deux « étrangers » font la connaissance des habitués de l'auberge. Tous souffrent de problèmes de santé. Il y a dans la maisonnée : un aveugle qui espère voir avec « les yeux du cœur », une geisha qui aspire à enfanter, et un Sansuke*** qui gère la station thermale.

Après une forte demande des curistes, les marionnettistes acceptent de présenter une partie du spectacle. La représentation réveille une marionnette, difforme et démoniaque, qui agit sur l'intériorité des habitants de l'auberge.

Cet hommage de Kurō Tanino au Japon profond de ses ancêtres, est à la façon du théâtre Élisabéthain, plein de bruits sensuels et de fureur naturelle, délicatement porté par la voix d'une narratrice (peut-être l'auberge elle-même ?). Cette pièce est brillamment interprétée par une troupe de formidables comédiens : avec Mame Yamada, Sohichi Murakami, Ikuma Yamada, Bobumi Hidaka, Atsuko Kubo, Kayo Ishikawa et Hayato Mori . Dans une mise en scène efficace, d'un conte moderne, qui nous fait tourner la tête dans un inoubliable manège****, et nous enivre de la résonance émotionnelle du surhumain.

* Train à grande vitesse

**Les douze maillons (*nidanas*) de la coproduction conditionnée représentent l'application du principe philosophique du bouddhisme général d'une loi universelle au processus de renaissance.

*** Sansuke personne qui exerce dans les bains publics, à l'époque Edo (1600)

**** Le décor est une plateforme tournante

AVIDYA, L'AUBERGE DE L'OBSCURITE

texte et mise en scène KURŌ TANINO

Avec Mame Yamada, Sohichi Murakami, Ikuma Yamada, Bobumi Hidaka, Atsuko Kubo, Kayo Ishikawa et Hayato Mori

Au T2G - Théâtre de Gennevilliers

du 25 au 29 septembre 2018

<https://www.theatre2gennevilliers.com>

Les5pièces.com – 25 septembre 2018

LES 5 PIÈCES

« Avidya, l'auberge de l'obscurité » de Kurô Tanino

Du 25 au 29 septembre 2018



**NOTRE AVIS : UNE RÉUSSITE
-SÉLECTION JUIN 2018-**

Disons-le franchement : l'idée de se rendre à Gennevilliers pour une fable de 2h10 en japonais sur-titré sur le thème de l'aveuglement avait de quoi en effrayer plus d'un. Et pourtant...

“
J'ai voulu décrire la vie
qui disparaît, mais en y
injectant de la beauté.

— Kurô Tanino



La pièce en bref

C'est le soir. À l'accueil d'une auberge traditionnelle gentiment désuète juchée sur les hauteurs des montagnes japonaises se présentent un père (moins d'un mètre au garrot et 23,2kg sur la balance) et son fils, apparemment invités par la direction à interpréter un numéro de marionnettes. Sauf qu'il n'y pas de direction. Seulement quelques résidents étranges, un aveugle qui caresse les pages d'un herbier pour mieux se souvenir des plantes, un employé mutique qui vous frotte le dos en sortant des bains de source chaude, deux geishas hystériques ayant un petit penchant pour le saké, et une vieille dame impertinente un brin nostalgique. L'arrivée des deux étrangers crée une atmosphère extrêmement troublante, où chacun observe les « défaillances » des autres tout en n'étant jamais dupe de sa propre infirmité.

La soirée se déroule au gré des changements de décor et de point de vue, sur un plateau pivotant laissant apparaître les quatre pièces principales de l'auberge : les chambres, l'accueil, les bains, le vestiaire... Personnage à part entière, le lieu semble « respirer », changeant de lumière, laissant les vapeurs de la source envahir le plateau, vivant ses derniers instants, avec la menace imminente de voir un Shinkansen (TGV nippon) mettre fin à sa paisible existence. Un spectacle fascinant, et une bien belle mise onsen ! (Pardon, il fallait qu'on la fasse).



Alicia Dorey
Co-fondateur
Spectatrice en chef



ON A AIMÉ

- La scénographie, superbe.
- Le rapport à la nudité, très délicat.
- Le personnage du père, nain facétieux assez fascinant.



ON A MOINS AIMÉ

- Un final à rallonge, qui dilue un peu l'intensité du dénouement.



AVEC QUI FAUT-IL Y ALLER ?

- Un être calme et patient.
- Un nostalgique du Japon.



ALLEZ-Y SI VOUS AIMEZ

- L'humour japonais.
- Passer la nuit à l'auberge.

Infos Pratiques



Mise en scène
Kurô Tanino



Dates
25 au 29 sept. 2018



Horaire
20h (mar-ven)
18h (sam)



Durée
2h10



Adresse
T2G
41 avenue des
Grésillons
Gennevilliers



Avec
Mame Yamada, Sohichi Murakami, Ikuma
Yamada, Bobumi Hidaka, Atsuko Kubo, Kayo
Ishikawa, Hayato Mori



Prix
- de 30 ans : 12€
+ de 30 ans : 24€



« Avidya, fascinante auberge japonaise au T2G »



Emilie Darlier-Bournat

26 septembre 2018



©Shinsuke Sugino

Avidya, fascinante auberge japonaise au T2G

Auteur : Kurô Tanino

Avidya-L'Auberge de l'obscurité est écrit et mis en scène par le japonais Kurô Tanino. Tel un voyage immobile, le spectacle se déroule dans une auberge où se trouve une source thermale. Les traditions et la modernité du Japon s'entrelacent en un tableau tournant dont tous les côtés sont fascinants, dominés par une irrésistible sensualité.

Metteur en scène : Kurô
Tanino

Distribution : Mame Yamada,
Sohichi Murakami, Ikuma
Yamada, Bobumi Hidaka,
Atsuko Kubo, Kayo Ishikawa
et Hayato Mori

Du 25 Sep 2018
Au 29 Sep 2018

Tarifs :
De 6€ à 24€

Réservations [en ligne](#)

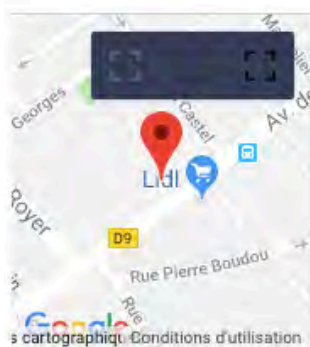
Fixée sur un dispositif rotatif, l'auberge donne à voir successivement ses chambres ainsi que le patio central puis notamment la salle des bains avec la source thermale. Situé au fond de la vallée des enfers, c'est donc un huit clos qui a lieu et qui se développe dans un rythme lent, à la manière d'un rouleau pictural et sonore que l'on tournerait patiemment. L'auberge prend vie quand entrent deux marionnettistes venus donner un spectacle, un fils et son père qui a la particularité d'être atteint de nanisme. Petit à petit arrivent les villageois, deux geishas, Matsuo qui souffre de cécité, une vieille femme sans enfants nommée Taki ainsi qu'un sansuke. Celui-ci est un homme qui exerce un métier datant de l'époque Edo du Japon, soit au début du XVII^e siècle, et aujourd'hui disparu. Gardant toujours le silence, il est chargé de laver et prendre soin des clients allant jusqu'à féconder les femmes qui ont du mal à être enceintes.

Réservations par téléphone :
01 41 32 26 26

Durée : 2h10

www.theatre2gennevilliers.com

theatre gennevilliers



©Shinsuke Sugino

L'esthétique de la scénographie crée une subjuguante lenteur émaillée des rires, des chants et de la musique traditionnelle des geishas qui envoûtent l'assistance en jouant du luth. L'intérieur chaleureux de l'auberge laisse percevoir l'extérieur, tantôt par le coulissement d'une cloison tantôt par l'ouverture d'une fenêtre. Le froid de la nuit qui tombe, un murmure d'insectes dans l'épais feuillage qui se balance devant les carreaux embués, la présence des éléments environnants est constante. Ce contraste entre intérieur et extérieur résonne avec le contraste entre les temps anciens et à venir, de même que l'enchevêtrement des âges à travers le père atteint de nanisme et qui pourrait par sa taille être l'enfant de son fils. Prend forme alors la fable philosophique que contient le spectacle, métaphore du glissement du temps qui balaie les codes anciens, puisque l'auberge est appelée à être prochainement démolie pour céder la place à une ligne de chemin de fer à grande vitesse.

Jusqu'à la nudité des corps qui s'immergent dans le bain thermal, tout concourt progressivement à une captivante volupté, dans laquelle il suffit au spectateur de se plonger également. Tandis que l'homme presque aveugle essaie obstinément de voir à travers le toucher, le père marionnettiste et son fils toujours impassible acceptent de ne pas saisir avec exactitude le cœur des choses ou des êtres. Bien que n'ayant pas le public escompté dans l'auberge, ils acceptent de jouer un extrait de leur spectacle pour les quelques occupants du lieu, et la marionnette utilisée exacerbe alors les angoisses, les désirs et toute la palette des pulsions et des émotions humaines portées par la chair et la matière. Avidya qui désigne le premier des douze maillons du bouddhisme et signifie obscurité ou illusion prend alors admirablement son sens. Kurô Tanino et les magnifiques comédiens dont les gestes, les paroles et les déplacements sont à eux seuls une extraordinaire transcription du temps qui s'écoule, offrent un spectacle où la beauté de la vie, le tréfonds de l'âme et des corps jaillissent comme l'eau de la source.

Emilie Darlier-Bournat



28 septembre 2018

AVIDYA. L'AUBERGE ESPAGNOLE À LA SAUCE JAPONAISE

Je sors du **théâtre de Gennevilliers** un peu déboussolée. Je suis allée voir cette pièce seule alors je n'ai personne avec qui partager mes interrogations : pourquoi l'aveugle a-t-il vomi dans le onsen (bains japonais) ? le sexe démesuré de la marionnette est-il une allégorie ? Alors je me rapproche des personnes qui se dirigent comme moi vers le métro pour écouter leurs échanges. « *Le décor et l'éclairage étaient très cinématographiques.* » « *La scène du bain trainait un peu en longueur, je trouve.* » « *C'était trop bien !* » De tout évidence, ce n'est pas de ce côté-là que je vais trouver des réponses à mes questions. Pas grave, je n'en ai pas forcément besoin.

La pièce que je viens de voir s'intitule *Avidya, l'auberge de l'obscurité* de Kuro Tanino. Vous l'aurez compris, il s'agit de théâtre japonais. L'histoire se déroule dans un coin perdu dans la montagne. Un père et son fils débarquent dans un ryokan. Ils viennent de Tokyo et répondent à une invitation anonyme pour animer un banquet : ils sont marionnettistes. Mais pas de trace du propriétaire. Et pour cause : il est mort. L'auberge est abandonnée. Enfin, pas tout à fait. Des « clients » l'habitent encore : deux geishas délurées, une vieille dame envieuse, un aveugle qui voudrait voir avec son cœur et un sansuke (serviteur) muet et dévoué.



Bloqués dans l'auberge, le père et le fils vont devoir y passer une nuit au cours de laquelle ce duo va se révéler bien étrange. Le père, pas plus grand que sa marionnette, va se montrer beaucoup plus aimant avec son pantin aux allures d'**Homunculus** sensitif qu'avec son propre fils. Ce dernier se révélera aussi sensible qu'une poupée de bois. Leur présence va ébranler le petit havre de paix que s'était façonné la bande de joyeux lurons qui en avait fait son refuge. Par qui ont-ils été invités ? L'ont-ils vraiment été ? Une chose est sûre : leur passage sera aussi destructeur que celui du shinkansen dont le tracé devrait bientôt traverser l'auberge.

La pièce est servie par une mise en scène ingénieuse : un plateau tournant qui nous permet de suivre les personnages dans l'auberge, dévoilant tour à tour l'entrée du ryokan, ses chambres, son onsen et son vestiaire. Les décors nous plongent dans un Japon intemporel mais bien réel. A tel point que j'avoue avoir eu envie de me glisser sous la couette d'un futon ou me plonger dans l'eau chaude du onsen (il faisait un peu froid dans la salle). La lumière accompagne les personnages tout au long de cette journée : déclinante au moment du bain pour ménager les corps entièrement nus, quasiment absente au moment du couché, avant de se lever comme un soleil et de transpercer de ses rayons les volutes de vapeurs qui s'échappent de la source chaude, ajoutant à l'étrangeté de la scène.



Je n'ai certainement pas saisi tous les codes de cette pièce (difficile à moins d'être Japonais) et les questions que je me suis posées en sortant du théâtre restent encore sans réponses mais j'ai apprécié partager l'espace de quelques heures le quotidien des habitants dans cet *Hotel California*.

Info pratiques : Théâtre de Gennevilliers, 41 avenue Grésillons, 92230 Gennevilliers. Spectacle en Japonais surtitré en Français. Tarifs de 6€ à 24€. Durée 2h10. Jusqu'au 29/09/2018



Culture & Savoirs

PLURIDISCIPLINAIRE

Paris à l'heure japonaise

Danse, théâtre, expositions... L'occasion de découvrir des artistes du pays du Soleil-Levant

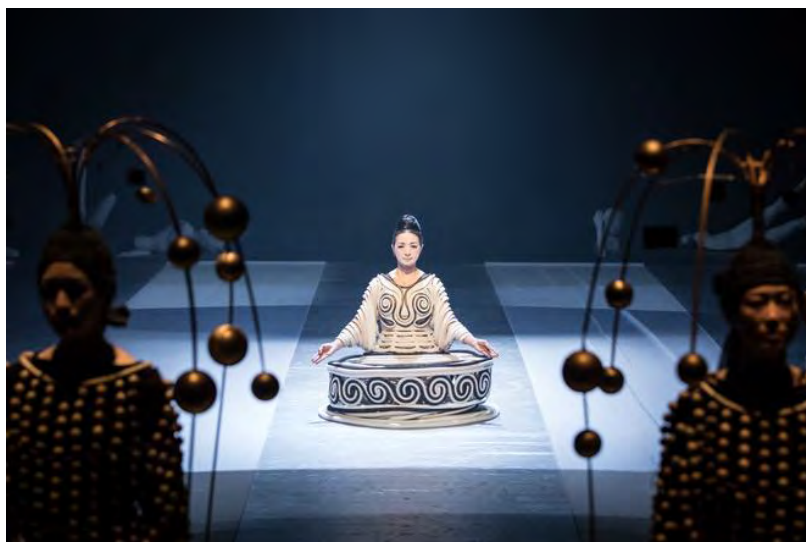
Ce n'est pas l'année du Japon mais presque. Officiellement, il s'agit de célébrer les 160 ans de l'amitié franco-japonaise. Peu importe. On parle de japonisme pour évoquer les liens, la curiosité et la fascination réciproques entre les artistes des deux pays. Metteurs en scène, chorégraphes, musiciens, plasticiens se bousculent à Paris, que ce soit à Chaillot, au Théâtre de Gennevilliers, au théâtre de la Colline, au Théâtre de la Ville, au Palais de Tokyo, à la Halle de la Villette (tout savoir sur les mangas avec « Manga-Tokyo », à partir du 29 novembre), au musée Guimet, qui célèbre avec « Meiji » le 150^e anniversaire de la restauration de Meiji, une époque révolutionnaire qui bouleversa les codes traditionnels japonais (à partir du 17 octobre), aux Arts décoratifs, à la Maison de la culture du Japon, ou encore au Petit Palais, qui consacre une exposition à Ito Jakuchu (1716-1800) très brève (un mois, jusqu'au 14 octobre) en raison de la fragilité des supports sur lequel peignait l'artiste.

Le Festival d'automne consacre une grande partie de sa programmation aux metteurs en scène japonais. Le plus connu d'entre eux, Satoshi Miyagi, qui présente, en ce moment à la Colline, *Révélation*, de l'autrice Leonora Miano et, à la Villette, « son » *Mahabharata*, magique, drôle et envoûtant, qui s'était donné au Festival d'Avignon en 2014. Au T2G, Théâtre de Gennevilliers, Kuro Tanino, Shu Matsui ou encore Hideto Iwai, trois figures de la scène contemporaine japonaise, présentent leurs créations. Laissez-vous porter par la curiosité... ●

EDMOND GILLES

Paris : ce soir on japonise

De l'automne au printemps, Paris se met à l'heure du Japon d'hier, d'aujourd'hui voire de demain. Ce n'est pas la première fois, mais cela n'avait jamais atteint une telle ampleur. Expositions, films concerts, cérémonies, kabuki, nô, bunraku, marionnettes, théâtres contemporains, etc. Premier voyage sur quelques scènes.



scène de "Révélation(Red in Blue Trilogie)" © Simon Gosselin

Depuis septembre et jusqu'aux premiers mois de l'année prochaine, Paris (hélas, seulement Paris) va japoniser à tout va. La France et le Japon fêtent leurs 160 ans de relations diplomatiques, le Japon les 150 ans de l'ère Meiji qui vit le pays s'ouvrir, mais ceci n'explique pas cela. En arts, l'attirance entre les deux pays est ancienne et réciproque. Si la chanson française ou certains acteurs made in France sont célébrissimes au Japon, le cinéma japonais fascine depuis longtemps le public français. Et ainsi de suite.

Traditions et modernités

Pour s'en tenir aux arts de la scène qui nous occupent, difficile de ne pas évoquer les années 70. Au Festival de Nancy, créé par Jack Lang, on découvre Suzuki Tadaski, Shuji Terayama, Kazuo Oono, Min Tanaka pour ne citer qu'eux. Au festival d'Automne, créé par Michel Guy, on multiplie les voyages pour rapporter des merveilles à commencer par la fabuleuse exposition *MA Espace-temps* en 1978. Puis viendront les grands kabukis, des spectacles de no et d'autres du bunraku, manifestations derrière lesquelles il faut saluer la mémoire d'un grand disparu, Thomas Erdos, qui contribua beaucoup à la venue en Europe de grands artistes japonais.

Déjà était à l'œuvre, cette oscillation entre la tradition et la modernité. On la retrouve pleinement aujourd'hui dans le méga programme « Japonismes » malgré l'absence surprenante de Bando Tamasaburo (symbole à lui tout seul de cette dualité) et rien d'envergure du côté de la terre, art majeur au Japon où plusieurs maîtres potiers sont des trésors nationaux vivants. N'empêche, opération patronnée par la Fondation du Japon entraînant dans son sillage beaucoup de sponsors, la foison est là : nombreuses expositions avec des

raretés, énorme rétrospective sur cent ans de cinéma japonais à la Cinémathèque, concerts, gros plan sur les arts numériques, etc. (programme complet [ici](#)). Et bien sûr des spectacles,, bon nombre dans le cadre du [Festival d'automne](#).



scène de "Sambaso" © KOS-CREA

Il y eut pour commencer une plongée dans le kabuki au [Théâtre](#) de Chaillot (13-19 septembre) toujours passionnante mais sans l'ampleur et la qualité des kabukis d'anthologie venus à Paris il y a quelques dizaines années. Le soir où s'achevait le kabuki à Chaillot commençait à l'espace Cardin (19-24 septembre), deux merveilles signées Hiroshi Sugimoto (déjà venu au [Festival d'automne](#) en 2013) : *Tsukini-Zat* et *Sambaso, danse divine*. Dans cette seconde pièce, se produisaient ensemble le père et le fils, Mansai Nomura et Yûki Nomura, bouleversante transmission à vue. Pas glissés, jambe qui ne se soulève que pour frapper le sol, gestes d'enroulement du kimono autour des bras, rythme des percussions adossées aux voix rauques des hommes en noir accroupis au fond de la scène. Une soirée comme sortie d'un temps ancien à la fois élégante et furieuse, constamment saisissante.

L'art des petits riens

Au [théâtre](#) de Gennevilliers nous attendait le Japon d'aujourd'hui. Non celui de Tokyo, mais celui de deux auberges perdues dans une lointaine province, un cul de sac suspendu dans le temps. Dans *Dark master*, le cuisinier fatigué propose à un jeune client -un routard cherchant un petit boulot- de prendre sa place et de guider ses gestes avec une oreillette. Douceur et drôlerie font bon ménage dans ce [théâtre](#) qui ne ressemble à rien sauf à son auteur, Kurô Tanino. Dans *Avidya -l'auberge de l'obscurité* arrive dans une auberge (condamnée à la fermeture car sur le tracé d'une future ligne d'un train à grande vitesse), un homme portant sur son dos un erhu (sorte de violon) emmaillotté et à la main une valise métallisée. Il est flanqué d'un autre homme, un nain, son père. Ils doivent se produire dans l'auberge mais personne ne les attend.

Suite de l'article que j'avais publié il y a deux ans lorsque ce spectacle était venu à la maison de la culture du Japon où l'on découvrait alors le travail du metteur en scène et auteur Kurô Tanino: « L'aubergiste est parti, abandonnant son établissement. Vivent là deux geishas joueuses de shamisen et buveuses de saké, un homme quasi aveugle, une vieille femme effrayée à la vue de ces êtres étrangers venus de Tokyo. Et puis, rythmant la vie de l'auberge, l'une de ses pièces abrite des bains naturels d'eau chaude (qui ont dû faire sa réputation) où règne un sansuke. Le sansuke, à l'époque Edo, lavait les corps des clients et fécondait les femmes ayant du mal à tomber enceinte. Kurô Tanino imagine que dans ce coin reculé du Japon un sansuke (bandant à tout bout de champ jusqu'à en souffrir) officiait encore il n'y a pas si longtemps. Dans ces bains d'eau chaude fumante parmi les pierres, hommes et femmes, mêlés et nus, viennent se faire frotter le dos par le sansuke avant de faire trempette. Ainsi passe la journée. Faite de petits riens. Une cigarette, un thé, une porte qui coulisse, un bain, des rires alcoolisés ou apeurés. Vient le moment où, satisfaisant à la curiosité des squatteurs de l'auberge et des spectateurs, le nain ouvrira la valise métallisée, déployant la marionnette difforme et quelque peu effrayante. » (article complet [ici](#)).



Scène de "Avidya- l'auberge de l'obscurité" © Shinsuke Sugino

Kurô Tanino est né en 1979 à Toyama sur la mer du Japon. Pourvu qu'il revienne avec d'autres spectacles. Tandis que *La ménagerie de verre* de son directeur Daniel Jeanneteau ([lire ici](#)) tourne au Japon, le théâtre de Gennevilliers s'apprête à accueillir longuement Hideto Iwai qui a déjà mené différents travaux dans la ville. On en reparlera.

Satoshi Miyagi le passeur

On connaît beaucoup mieux Satoshi Miyagi. Il était venu présenter sa version du *Mahabharata* pour l'inauguration du Théâtre Lévi-Strauss au sous-sol du musée du Quai Branly, version recréée ensuite au Festival d'Avignon dans la carrière Boulbon. Il était revenu au quai Branky avec un autre spectacle. Enfin, en juillet 2017, en ouverture du festival dans la Cour d'honneur du Palais des papes, il avait créé un éblouissant *Antigone* ([lire ici](#)).

Au Japon, dans un site extraordinaire au pied du mont Fuji, Satoshi Miyagi dirige le SPAC (Shizuoka Performing Arts Center) depuis 2007 succédant à Suzuki Tadashi (celui que l'on avait découvert à Nancy) qui avait fondé le lieu en 1995. Satoshi Myagi y a invité des metteurs en scène français comme Claude Régy (qui a monté là-bas *Intérieur* de Maeterlinck, spectacle venu ensuite au Festival d'Avignon, [lire ici](#)), Daniel Jeanneteau y travaille régulièrement et par deux fois Wajdi Mouawad y a présenté une de ses créations. Devenu directeur de la Colline, en osmose avec la mission « écritures contemporaines » de ce théâtre, Wajdi Mouawad présente des pièces nouvelles ou jamais montées. Avec raison, il souhaitait inscrire au répertoire du théâtre une œuvre de Léonora Minao, née au Cameroun en 1973 et vivant en France depuis longtemps.

Son premier roman *L'intérieur de la nuit* l'avait fait connaître, un autre de ses romans *La saison de l'ombre* avait obtenu le prix Fémina. Onze romans à ce jour, trois essais à l'Arche, maison qui a publié en 2015 le premier texte théâtral de Léonora Miano *Red in blue trilogie*. C'est la première partie de cette trilogie, *Révélation*, que Mouwad souhaitait voir portée à la scène. Mais par qui ? Il a posé la question à l'auteure qui a répondu : Satoshi Miyagi. Tout simplement. Et lumineusement. Il est beaucoup question de nuit et d'ombre, d'ancêtres, de morts, d'âmes errantes dans *Révélation*, autant d'éléments qui sont chez eux dans la culture japonaise.



Scène de "Révélation" © Simon Gosselin

Tout en étant respectueux du texte (traduit en japonais par Akihito Hirano), Satoshi Miyagi japonise le spectacle avec bonheur. D'abord en introduisant une partie musicale continue écrite par le fidèle Hiroko Tanakawa et jouée *live* par les musiciens du SPAC (également acteurs) installés en contrebas de la scène et d'où sortiront des créatures pour monter en scène. Un dispositif musical plus réduit mais semblable à celui qui était à l'œuvre dans *Antigone* et tout aussi puissant. Comme dans le kabuki et d'autres arts du spectacle japonais, Miyagi opère une séparation entre le corps (Micari) et la parole (Haruyo Suzuki) du personnage central (et qui occupe le centre du plateau) Inyi, « divinité première, figure féminine du divin, porteuse des âmes à naître » écrit Léonora Miano. La divinité est parée d'un extraordinaire costume (très loin de celui que décrit l'auteure en préambule) et il en va de même pour les autres personnages, tous les costumes sont signés Yumiko Komai.

Les Ombres de Léonora Miano

Aux côtés de Inyi, Kalunga, que Léonora Miano présente comme un être androgyne, « gardienne des passages entre les mondes », le metteur en scène japonais en fait un homme pris entre deux feux qui semble sorti d'un village filmé par Kenji Mizoguchi (admirablement interprété par Kazuyunori Abe). De même, Satoshi Miyagi multiplie par quatre la figure de Mayibuye, la « figure des âmes à naître ». Ce nom signifie « que cela revienne » et avait été popularisé au temps de l'apartheid par les militants de l'ANC, qui criaient « Mayibuye Afrika » précise l'auteur qui, dans son texte, prend bien garde de ne jamais utiliser le mot Africain, « nom de notre assujettissement et de notre aliénation » écrit-elle, noms donnés il y a longtemps par les étrangers qui organisèrent la déportation avec la complicité des rois nègres de différents royaumes, souvent rivaux entre eux.

C'est là que se noue l'argument de la pièce : les nouveaux-nés font grève, ils refusent d'avoir une âme tant que les ombres des âmes damnés n'auront pas avoués leurs méfaits, leurs magouilles et leurs crimes. Unbuntu, « figure des âmes en peine », (elle aussi multipliée par quatre dans la mise en scène) témoigne auprès de Mayibuye de leurs souffrances au moment de la capture, de l'arrachement aux familles et de la déportation, enfermés « dans l'entrepont fétide des navires » où « un chant s'imposait à nous pour éloigner la folie », où on priait « pour se souvenir de nous mêmes ». Même la mort n'était pas un soulagement au contraire car privées de terre, les âmes ne pouvaient s'élever.

Alors les Ombres (les rois nègres) plus ou moins coupables, plus ou moins complices, figurées par de prenants lambeaux de masques grands comme un corps humains sont invitées, tour à tour, à comparaître.

S'en suivra un apaisement, un adoucissement de la douleur. A la fin, Inyi disparaît en s'élevant adossée au revers de la lune devenue pleine. C'est là un spectacle d'une grande beauté au service d'une pièce qui creuse au plus profond l'histoire meurtrie d'un continent, hier étant l'interface de son aujourd'hui, sans que jamais la pièce ne fasse le rapprochement, au contraire, et la transfiguration japonaise dans une sorte d'hybridation mythologique opérée par Satoshi Miyagi y contribue avec maestria.

***Avidya-l'Auberge de l'obscurité*, au T2G, Théâtre de Gennevilliers dans le cadre du Festival d'automne, jusqu'au 29 septembre**

***Révélation (Red in blue trilogie)*, théâtre de la Colline, jusqu'au 20 octobre**

***Red in blue trilogie* de Léonora Miano, chez L'Arche, 176p, 15€**

Suite du programme sur le site Japonismes.org/fr

« AVIDYA, L'AUBERGE DE L'OBSCURITÉ » BIEN TROP OPAQUE AU FESTIVAL D'AUTOMNE

28 septembre 2018 Par
Laetitia Larralde

La deuxième pièce de Kurô Tanino du Festival d'Automne et de Japonismes 2018 au T2G tente en vain de nous entraîner dans un huis-clos sur la souffrance et l'aveuglement.



Un soir, un père et son fils, tous deux marionnettistes de Tokyo, arrivent dans une auberge d'un petit village de sources thermales, si reclus dans les montagnes qu'il en est presque coupé du monde et du temps. Ils ont été invités à donner un spectacle à l'auberge, mais ils se rendent rapidement compte que le propriétaire a disparu et que l'auberge, condamnée à la destruction pour faire passer le shinkansen, n'est peuplée que de quelques villageois profitant des eaux curatives. L'espace d'une nuit, l'irruption des deux étrangers hors normes dans le petit monde confiné de l'auberge va remettre à vif les souffrances de chacun.

Avidya est un terme issu du bouddhisme, le premier maillon de la chaîne des causes de la souffrance, qui signifie illusion, obscurité, aveuglement. Chaque personnage est prisonnier de quelque chose : l'aveugle cherche à apprendre à voir autrement, la geisha est stérile, le père marionnettiste est atteint de nanisme, son fils inadapté social ne vit que pour servir son père, l'employé des bains ne parle pas... et tous se voilent la face en refoulant leurs problèmes au plus profond d'eux-mêmes. Tous les événements de la nuit, du plus banal au plus dérangeant, exacerberont l'impression qu'il n'existe aucune échappatoire à nos souffrances intimes.

Le décor sur plateau tournant est beau. Les quatre pièces traditionnelles japonaises qui se succèdent comme un manège autour d'un patio central renforcent l'idée du cycle fermé, de la cage de bois qui maintient ses habitants dans un monde coupé de l'extérieur. Le personnage du sansuke, employé des bains dont la profession a disparu au XIX^{ème} siècle, vient contredire les quelques détails contemporains distillés de-ci de-là. La belle voix off de la narratrice, voix de vieille dame bienveillante, et l'utilisation même de ce procédé nous placent dans une sorte de fable racontée avant de s'endormir, mais nulle trace de héros ni d'espoir. La pièce oscille en permanence entre deux pôles, nous laissant perdus.

Car malgré des images aux lumières soignées, des pistes que l'on tente de suivre, des ambiances oniriques, *Avidya* peine à convaincre. La diction de l'aveugle agace, le personnage du fils est opaque, la marionnette et son spectacle sont obscènes, mais surtout, on ne sait pas où la pièce veut nous emmener, quel est son message. On ressort lassés des personnages auxquels on a du mal à s'identifier et un peu étourdis par le chaos final. Et l'on se prend à regretter la poésie d'un autre huis-clos cruel dans une station thermale isolée, celle de Kawabata et de son *Pays de neige*.

Avidya, l'auberge de l'obscurité

De Kurô Tanino

T2G – Gennevilliers, du 25 au 29 septembre

visuels © Shinsuke Sugino

Richardmagalditrichet.tumblr.com - 29 septembre 2018

"Le Petit Rhapsode"(critiques théâtrales)

"Avidya-L'Auberge de l'obscurité" texte et mise en scène Kurô Tanino au T2G Gennevilliers

Les yeux du cœur... Dans une auberge qui semble vide, près d'un village de la campagne japonaise à proximité d'une source thermale, deux voyageurs arrivent de Tokyo. Ce sont deux marionnettistes, le père et le fils, à qui un spectacle a été commandé. Mais personne ne les attend vraiment, ni ne semble être au courant...



photographie Shinsuke Sugino

Kurô Tanino nous présente son spectacle sous la forme d'un conte. Une voix narrative nous fait entrer dans l'histoire, et le décor sur plateau tournant nous apparaît comme un album dont on tournerait les pages... Comme dans tous les contes, l'apparente simplicité du récit laisse entrevoir peu à peu un sous-texte qui nous interroge par ses symboles et ses métaphores.

Avidya, qui désigne le premier des douze maillons que dénombre le bouddhisme, signifie également « obscurité », voire « aveuglement ». Les zones d'ombre sont en effet nombreuses, aussi bien dans l'interprétation que dans les éclairages de scène, et permettent cette transition, cet entre-deux ambigu entre fantastique et réalité. L'auberge n'a pas de nom pour les habitants du village, la lettre reçue par Ichiro, le fils, pour commander le spectacle, n'a pas d'auteur, et Matsuo, qui réside là, a pratiquement perdu la vue. Nous voici donc plongés dans cette obscurité annoncée par le titre.



photographie Shinsuke Sugino

Tanino prend son temps pour dérouler sa fable, avec un certain humour qui lui donne de petites touches de légèreté. Le réalisme de la superbe scénographie (magnifique scène de bain) accentue le décalage avec ces personnages qui semblent hors du temps. On ne sait ainsi plus qui, du père d'Ichiro qui est nain, ou de la marionnette que celui-ci anime comme dans un miroir déformant, est le plus grotesque dans leur étonnant ballet spéculaire.

Le propos de Tanino est à la fois le reflet de ce Japon traditionnel et en même temps étonnamment universel : l'arrivée du Shikansen, train à grande vitesse, dont le chantier risque de faire disparaître ce monde à jamais, est l'écho chez nous d'une actualité criante. Ses personnages, qui malgré leur promiscuité, semblent tous être des chasseurs solitaires, pourraient nous rappeler l'univers de Carson Mc Cullers.



photographie Shinsuke Sugino

Matsuo déclare que s'il perd la vue, il aura « les yeux du cœur ». C'est ce regard totalement humain et empathique que Tanino et ses excellents comédiens parviennent à nous faire partager dans ce spectacle à la palette expressive tout en délicatesse et pudeur. L'optimisme de la surprenante ellipse finale vient nous cueillir et nous rassurer. L'obscurité n'est jamais vraiment définitive...

« Avidya-L'Auberge de l'obscurité » texte et mise en scène de Kurô Tanino

Avec : Mame Yamada, Sohichi Murakami, Ikuma Yamada, Bobumi Hidaka, Atsuko Kubo, Kayo Ishikawa, Hayato Mori

Traduction : Miyako Slocombe

Scénographie : Isao Kubo, Yui Matsumoto, Mario Yoshino

Décors : Kurô Tanino, Michiko Inada

Lumières : Masayuki Abe

Jusqu'au 29 septembre 2018 au T2G dans le cadre du Festival d'Automne à Paris

www.theatre2gennevilliers.com

www.festival-automne.com

i/o n°89

Festival d'Automne

#89 / Lupa — Rau — El Attar — Kawaguchi — Tanino — Keersmaeker
Gosselin — TG Stan — Forced Entertainment — Creuzevault — Vincent
Bourgeois — Castellucci — Maxwell — Focus Suisse





Festival d'Automne

L'AUBERGE DE L'OBSCURITÉ

MISE EN SCÈNE KURÔ TANINO / THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS

(Vu à la Maison de la culture du Japon en septembre 2016)

« Au cœur des montagnes du Japon et de leurs sources thermales, dans une auberge dédiée aux bains traditionnels, deux marionnettistes arrivés de Tokyo attendent le propriétaire pour présenter leur spectacle. »

LA DERNIÈRE AUBERGE AVANT LA FIN DU MONDE

— par Mathias Daval —

Né en 1976, Kurô Tanino fait partie de cette nouvelle génération de metteurs en scène japonais qui ont réussi à exporter leur travail. Avec « Avidya - L'Auberge de l'obscurité », c'est un peu une nouvelle de Maupassant à la sauce japonaise : de l'ultraréalisme nimbé d'une étrangeté indéfinissable.

Dès la première séquence, lorsque l'improbable duo de marionnettistes en provenance de Tokyo pénètre dans le hall de l'auberge, solitaire abri perché sur une montagne, tous les ingrédients sont là : l'attente, le mystère. Qui les a convoqués en ces lieux ? Un à un, on découvre les habitants de cette faille spatio-temporelle, enveloppée de vapeurs, de pénombre et de bruits d'insectes. Car la dramaturgie repose entièrement sur ces personnages détraqués malgré eux, autour du père aux cheveux longs, atteint de nanisme (l'incroyable acteur et magicien Mame Yamada), et de son fils, dont on ne saisit pas très bien le mal mental. Ce n'est pas un hasard que Tanino soit un ancien psychiatre ayant viré sa cuti. Pour appuyer ce décryptage de l'âme humaine, tortueux et symbolique, un système de dualités (jour et nuit, ville et campagne) et une

voix off (Ritsuko Tamura) renforcent la dimension fabuliste du récit et entretiennent une réalité instable. « Avidya » est héritier du nô en ce sens que c'est l'inconscient qui prépare le terrain de l'intrigue. Jeu d'ombres et de lumières, c'est un envoûtement pour qui sait se laisser bercer par sa lenteur subtile, digne des grands maîtres du cinéma japonais. Le plateau tournant, manège à deux niveaux utilisé ici avec une efficacité sans faille, permet de fluidifier les changements de scène en simulant des mouvements de caméra, comme si la pièce était un long plan-séquence.



Jeu d'ombres et de lumières

Il n'est pas toujours aisé de déchiffrer les enjeux relationnels des personnages balançant entre névroses et rapports sociaux très codifiés, et refusant de dévoiler entièrement leur intimité psychique. C'est plutôt la dimension physique et sexuelle qui est au cœur de l'intrigue, parfois exposée sous son jour le plus grotesque ou humoristique : « Je veux voir vos corps », dit l'aveugle, qui prendra peur en touchant les membres difformes de la marionnette du nain. La source

thermale semi-obscur et silencieuse située derrière l'auberge est le lieu d'exposition d'une nudité à la fois pudique et crue, qui n'a rien d'érotique. C'est à une nuit de désirs frustrés et difficilement exprimés que nous convie Tanino, à l'image de cette geisha quadragénaire qui doit attendre l'ultime séquence pour que, à l'aube d'un jour nouveau, elle voie enfin se réaliser son désir de maternité. Sans doute l'auberge, sorte d'égrégore des esprits d'antan, possède-t-elle une volonté propre. Menacée par la construction d'une ligne de trains rapides Shinkansen, elle a réuni une dernière fois dans son onsen (bain thermal) un échantillon de l'humanité. Car par ses décors, ses rituels et la présence cruciale du personnage Sansuke, dont la profession désuète consistait en soins corporels, « Avidya » est un hommage aux traditions. L'histoire est au service d'une nostalgie évidente d'un Japon aujourd'hui disparu. C'est une sorte de *shômingeki*, une narration du quotidien des gens ordinaires, déclinée ici en représentation à la fois austère et barrée de *weirdos* dans une ambiance fin de siècle. Et surtout un moment de théâtre poétique, d'une forme que l'on a peu l'habitude de voir sur les scènes françaises.

Linsatiable.org – 1^{er} octobre 2018

L'insatiable
L'art, principe actif

Kuro Tanino et *L'auberge de l'obscurité* : quand tout disparaît, la beauté reste

1ER OCTOBRE 2018, PAR JULIA INVENTAR

PARTAGER ►

Comme pour figurer son caractère universel, c'est dans le décor d'un lieu reculé et hors du temps que nous plonge le metteur en scène Kuro Tanino pour sa pièce *Avidya*, *l'auberge de l'obscurité*. Dans cette agréable fable philosophique, une auberge traditionnelle perdue dans les montagnes japonaises, quatre clients malades et deux visiteurs mystérieux suffisent à retranscrire l'atmosphère d'un instant d'harmonie suspendu, où tout peut vaciller...



Avidya, l'auberge de l'obscurité © Shinsuke Sugino

À la manière d'un conte, c'est la voix chantante d'une narratrice qui ouvre la pièce, interprétée en japonais et sous-titrée en français. Un détail qui pourrait déranger, mais qui se fait vite oublier grâce au jeu communicatif des acteurs. En guise d'introduction, une scène relativement longue pose le contexte : deux marionnettistes, un père - nain - et son fils, sont invités par une auberge rurale à y jouer leur spectacle. Seul problème : l'auberge n'a pas de propriétaire (on apprendra plus tard qu'il est décédé), et accueille seulement quatre clients. Elle est à tout le monde comme elle n'est à personne. Figée dans le temps, elle semble fonctionner avec les codes d'un autre siècle. Il n'est donc pas surprenant pour ses habitants d'y voir travailler un « Sansuke », métier disparu qui consistait à laver le corps des clients dans les auberges de sources thermales.

Et puis on apprend que la survie de l'établissement est menacée par la construction d'un train à grande vitesse, le Shinkansen. Comme un préambule à son arrivée, celle des deux tokyoïtes, symboles de la modernité, s'annonce déjà comme un élément perturbateur. Selon ses propres mots, c'est justement là ce que vise Kuro Tanino : « *Décrire ce moment très court, juste avant la fin. Décrire la vie qui disparaît, en y injectant de la beauté* ». Devant un décor composé d'un unique plateau tournant et dont chaque face constitue une pièce de l'auberge, le spectateur est invité à saisir ces instants de vie qu'il sait éphémères.



Avidya, l'auberge de l'obscurité © Shinsuke Sugino

La fin d'un monde

Faire percevoir la disparition, tel est l'enjeu de cette fable sur le temps qui file. Apparent paradoxe surmonté par Kuro Tanino avec brio, en prenant un pari risqué : offrir une pièce dans laquelle il ne se passe presque rien, ou du moins, dans laquelle tout se passe très lentement. La culture japonaise et ses traditions s'effacent peu à peu, comme la santé, la jeunesse, le travail, la fertilité, la vue, la parole, les êtres chers...

Coincés dans une auberge reculée, où personne ne peut les accueillir et dans laquelle les quelques clients sont malades, les deux visiteurs n'ont pas d'autre choix que d'attendre le lendemain matin pour repartir. Les dialogues s'éternisent, sans avoir de réel enjeu. Un choix qui laisse d'abord sceptique, mais qui sert en réalité le propos de la pièce : au cœur d'un lieu de vie monotone et routinier, Kuro Tanino fait régner une atmosphère vidée, voire désertifiée. Un propriétaire qui n'arrive jamais, quatre uniques clients malades et esseulés, des visiteurs peu bavards... Tout semble figé. Comme un éloge de la lenteur, il donne à voir la beauté d'un instant charnière. Un instant d'harmonie éphémère, sur lequel il s'attarde uniquement pour mieux le renverser.

Dès l'arrivée des marionnettistes, pourtant censés ouvrir une parenthèse divertissante, les destins sont bousculés. Entre tradition et modernité, vieillesse et jeunesse, pour une nuit, chacun est forcé de s'adapter à l'autre. Dans une époque où le phénomène de mondialisation est pourtant généralisé, Kuro Tanino choisit de faire de la « modernité » et de ce basculement culturel une entité angoissante. Une atmosphère pesante qu'il propage dans le public en le plongeant dans la confusion et dans l'attente permanente. En voyant défiler des personnages perturbés sans raison apparente, le spectateur, d'abord troublé, finit par comprendre que l'angoisse qu'il ressent reflète simplement celle des villageois à l'idée de voir leur monde s'écrouler. En bref, Kuro Tanino déstabilise son public pour mieux le plonger dans la peau de ses personnages.



Avidya, l'auberge de l'obscurité © Shinsuke Sugino

Réalisme et révélation des intériorités

Grâce à la disposition du plateau tournant et à ses deux étages, au cours d'une même scène, le spectateur peut suivre des instants de vie s'écouler paisiblement au premier étage (une geisha qui se maquille, un visiteur qui se sert du thé, une vieille japonaise qui dort...) pendant qu'il suit les dialogues d'autres personnages au second. La vie suit son cours en temps réel et la mise en scène s'attarde sur de petits riens : des gestes du quotidien, des moments passés à rêvasser, à dormir, quelques passages aux toilettes, des pauses pour manger... Quelques longueurs par moments, mais qu'on ne peut blâmer puisque le choix est totalement assumé. Kuro Tanino a également porté une attention toute particulière aux bruitages qui accompagnent tous ces gestes anodins (une chasse d'eau qui s'écoule, le son de la nuit quand une fenêtre s'ouvre) et nous font nous sentir plus proches encore des personnages.

Au fil de la pièce, les villageois seront poussés par les deux visiteurs à se révéler, voire à se transformer, eux aussi. Parallèlement au monde qui les entoure et qui évolue, leurs intériorités aussi passent par de nombreux changements. Par une mise en scène très réaliste, ce sont les « *tréfonds de l'âme* » des personnages qui seront progressivement donnés à voir.



Avidya, l'auberge de l'obscurité © Yoshikazu Inoue

Si, au début de la pièce, les conversations des villageois restent très froides et distantes, leur ouverture se fait graduellement. Le choix de les montrer sur scène se baignant dans les sources thermales n'est pas anodin : c'est par cet instant-même que leur processus de confession sera lancé. Peu à peu, les baigneurs se dévoilent et se mettent à nu, au sens propre comme au figuré. À partir d'un déclic, les langues se délient. Passant régulièrement de cette atmosphère vaporeuse à l'intimité de l'espace de leurs chambres, les villageois sont conduits sans le savoir à la scène clé de l'histoire : une scène fortement prenante, qui permet au message de la fable d'enfin se faire entendre. Et son retardement volontaire ne fait qu'en accentuer l'effet.

Quand les geishas, ivres après un banquet, supplient les marionnettistes de leur faire un spectacle, rien ne laisse présager l'effet qu'il aura sur son public de villageois. L'ambiance légère et plutôt comique tourne progressivement au tragique, sans que le spectateur s'en rende réellement compte : le nain anime une marionnette difforme, monstrueuse aux yeux des villageois, qui d'un coup quittent la pièce pour se réfugier chacun dans un espace isolé. C'est avec surprise que l'on découvre que cette démonstration innocente a totalement bouleversé l'état des personnages.



Avidya, l'auberge de l'obscurité © Yoshikazu Inoue

Témoin de cet effet inexplicable, le spectateur voit les scènes s'enchaîner, rapides comme elles ne l'ont jamais été jusqu'ici. Alors que l'un des marionnettistes déambule dans les différentes pièces de l'auberge, le plateau tournant accompagne ses pas en pivotant longuement. L'un après l'autre, chaque personnage est montré sur le plateau, offrant une vue d'ensemble sur leurs états d'âmes, comme autant de plaies ouvertes à vif. Une scène grandiose, l'instant le plus marquant étant celui où Matsuo, un client aveugle trop curieux, est agité de convulsions frénétiques, hurlant seul et nu dans les bains puis vomissant au petit matin.

Une scène qui résonne avec le titre de la pièce (« Avidya »), qui signifie « aveuglement » ou « égarement » et correspond à l'un des douze maillons du bouddhisme, représentation de tous les maux des hommes. Tout au long de l'histoire, le personnage de l'aveugle cherche absolument à « voir avec son cœur ». Sans pouvoir les voir, il cherche à sonder l'âme des deux visiteurs, mais s'égare à jamais dans sa quête de clairvoyance. Sa rencontre avec la marionnette monstrueuse marque une prise de conscience brutale. Comme l'ouverture soudaine d'une boîte de Pandore, chez lui comme chez les autres villageois, elle crée un choc qui révèle leurs angoisses les plus profondes. Peur d'être stérile, peur de vieillir, nostalgie, obsession de la clairvoyance, tous sont prisonniers de leurs désirs, de leur ignorance, du passé. Comme un lien entre les temporalités, la dernière image montre une geisha prenant soin de son nouveau-né dans l'auberge qui n'a pas bougé, le regard tourné vers l'horizon.

Julia Inventar

Avidya, l'auberge de l'obscurité- Vu le mercredi 26 septembre au **Théâtre de Gennevilliers**

texte et mise en scène Kurô Tanino
dramaturgie Junichiro Tamaki, Yukiko Yamaguchi et Mario Yoshino
décors Kurô Tanino et Michiko Inada
scénographie Michiko Inada et Kurô Tanino
assistanat à la mise en scène Yui Matsumoto
lumières Masayuki Abe et Miho Akutsu
musique Yu Okuda
son Koji Sato et Shintaro Matsumiya
régie plateau Isao Kubo
assistanat à la régie Yasuhiro Katoh
manager de tournée Miwa Monden
manager Chika Onozuka

avec Mame Yamada, Sohichi Murakami, Ikuma Yamada, Bobumi Hidaka, Atsuko Kubo, Kayo Ishikawa et Hayato Mori

Théâtre du blog

Avidya –L'Auberge de l'obscurité, texte et mise en scène de Kurô Tanino

Posté dans 1 octobre, 2018 dans critique.



© Avidya

Festival d'Automne à Paris: Japonismes 2018

Avidya-L'Auberge de l'obscurité, texte et mise en scène de Kurô Tanino

Cela se passe dans une petite auberge de montagne, Avidya, coupée du monde contemporain et où on peut se baigner dans une eau de source thermale : le luxe pour tous mais dans des conditions rustiques. Avidya, en sanskrit le premier des douze maillons du bouddhisme représentant la vie de l'homme, signifie aussi obscurité. C'est ici dans un huis-clos, une sorte de conte teinté de philosophie, toujours à la frontière du quotidien réaliste et de l'imaginaire.

Deux marionnettistes arrivent de la ville, le fils et le père, un nain aux longs cheveux, pour présenter leur spectacle. Invités par le propriétaire... Mais personne n'est au courant pour les recevoir. Ils attendent dans le petit hall d'accueil et se réchauffent un peu auprès d'un petit poêle. Une vieille femme leur dit quand même d'entrer. Il y a ici plusieurs autres personnages dont Matsuo, un homme qui perd la vue, et deux geishas, l'une jeune et l'autre plus âgée, qui vont jouer du shamisen. Ils semblent résider pour un certain temps dans des grandes chambres collectives, l'une pour les hommes, et l'autre pour les femmes.

Dans une grande salle avec bassin pour se baigner où l'on pénètre par un vestiaire, règne un «sansuke». Jusque dans le milieu du XIX^{ème}, il était chargé de prendre soin des clients, de les laver et parfois, avec l'accord tacite du mari, de faire l'amour avec une cliente pour qu'elle tombe enfin enceinte... « J'ai fait apparaître un « sansuke » dans ma pièce, dit Kurô Tanino, un métier disparu que la plupart des Japonais ne connaissent même pas: il s'agit de renforcer le caractère coupé du monde de cette auberge. De même, il n'existe plus aujourd'hui que de très rares sources gratuites ouvertes au public comme ici. »

L'auteur et metteur en scène nous parle un peu comme Anton Tchekhov d'un monde ancestral qui va disparaître et dont les personnages ont la nostalgie, même si les gens du village souffrent de problèmes de santé. Dans les vapeurs du bain collectif, on dit que l'auberge est condamnée pour laisser place à une ligne de TGV...

Belle scénographie de Michiko Inada et Kurô Tanino qui ont conçu de façon très réaliste les quatre lieux de cette auberge- en fait presque le personnage principal- où se déroulent les tranches de vie de cette pièce étrange sur un plateau tournant. Un dispositif qui a toujours quelque chose de magique et permet de changer d'angle et de voir les personnages autrement, comme presque de l'intérieur. Dans une sorte de cycle où on entre facilement dans l'intimité des personnages que l'on voit parfois nus, et qui semblent avoir habité longtemps et comme chez eux, dans cette simple auberge rurale plongée dans la nature, totalement à l'écart d'une ville. Mais tout le charme et la paix de ce lieu -on le sent bien- vont disparaître quand les villageois devront supporter le vacarme du TGV.

Le spectacle doit beaucoup à la grande présence de tous les comédiens, et plus particulièrement de cet acteur nain dans ce spectacle lent, où les silences et les bruits du quotidien ont une place importante. Les dialogues ne sont pas de la même qualité que ceux de *The Dark master*, l'autre pièce de Kurô Tanino jouée ici (voir *Le Théâtre du Blog*) mais il y a un sens du temps qui passe et des images parfois fabuleuses. Et cela n'a pas de prix. Kurô Tanino avec *Avidya –L'Auberge de l'obscurité* nous emmène avec une lenteur bien assumée sur les chemins d'une vie qui s'en va. Consolation, à la fin, une des deux geishas tient un bébé dans ses bras. Beau symbole: une auberge est condamnée mais la vie continue malgré les désastres de la modernité. Et le Japon depuis la catastrophe de Fukushima est bien placé pour le savoir...

Philippe du Vignal

Le spectacle a été joué du 25 au 29 septembre, au T2G de Gennevilliers (Seine-Saint-Denis).

thejapantimes

CULTURE

Japonismes 2018 seeks to break down cultural stereotypes

BY JOHN L. TRAN

CONTRIBUTING WRITER

PARIS – A stupendous full autumn moon, bright orange and fat, flashes intermittently between the nondescript high-rise flats and offices on the drive to Charles de Gaulle Airport. It's an apt and beautiful reminder of one of the events that we, a group of Tokyo-based editors and writers, were invited to see earlier in the week at Japonismes 2018: Souls in Resonance. It was a theater production of "Tsukimi Zato" ("Moon-viewing Blind Man"), starring veteran *kyogen* performer Mansaku Nomura, wherein a townie from upper Kyoto out for a stroll in the countryside bumps into a gentle old blind man. The two characters merrily share sake and poems together but, after parting, the slightly drunk younger man doubles back and deliberately bumps into the blind man as a practical joke and roughly pushes him over. The punchline of the play is that the blind man, as he makes his way home, wonders sadly how there can be such different people in the world, not realizing that it was the same person.

OCT 20, 2018



Kyogen performers (from left) Mansai, Mansaku and Yuki Nomura | JOHN L. TRAN

The mood in our minivan is one of quiet satisfaction tinged with longing. The week in Paris has been full of extraordinary sights, sounds and tastes, and now it's time to get back to an ordinary life in Japan. We've had our fun and are ready to face soul-crushing commutes, trying not to nod off in meetings and thinking of sleep as a hobby.

When our fixer informs us that typhoon Trami is expected to hit Tokyo at our scheduled time of arrival and that our flight has been canceled, the mood instantly turns to out-and-out joy. It appears that we have another night with creative, esoteric, beautiful, philosophical "Japonisme" before going back to Japan, which is already figuratively drumming its fingers on the kitchen table wondering where we've been all night.

This festival of Japanese culture, which marks the 160th anniversary of Franco-Japanese diplomatic relations, was only finalized two years ago. At an informal lunch, Korehito Masuda, director general of the festival, told us that this relatively short time frame inevitably had an impact on the choice of events.

"There was a certain amount of chance as to what we could include," Masuda said, somewhat candidly.

Another issue is that actor Masahiko Tsugawa, a major figure in Japanese cinema and a driving force behind the development of the festival, passed away in early August, a few weeks after Japonismes 2018 had started.

At a Tokyo news conference announcing the actor's death, Prime Minister Shinzo Abe acknowledged that Japonismes 2018 "would have been inconceivable without Mr. Tsugawa. It is truly thanks to his passion that we were able to hold such a grand event."

Befitting the legacy of an actor whose filmography stretched from appearing in Kenji Mizoguchi's "Sansho the Bailiff" (1954) to playing a role in "Ultraman Ginga Theater Special: Ultra Monster Hero Battle Royale!" (2014), Japonismes 2018 aims to present a broad spectrum of cultures and forego the temptation to present a monolithic image of Japan as a completely coherent and unified society.

Along with the golden oldies of tea ceremony, *taiko* drumming, *noh*



An installation view of Shingo Katori's first solo exhibition, 'Nakama des Arts.' | JOHN L. TRAN

theater, ikebana and ukiyo-e, the anime and manga continuum is represented in the program through musical extravaganzas such as “Pretty Guardian Sailor Moon,” the video game character-based “Touken Ranbu: the Musical” and turquoise-haired virtual idol character Hatsune Miku’s “Expo 2018 Europe.”

If the festival were only made up of these two branches of culture — the traditional and Cool Japan variety — it would have been business as usual, as they already have a successful track record of representing Japan abroad through the economics-driven outlook of the Ministry of Economy, Trade and Industry.

Japonisme 2018, however, is under the purview of a fairly complex array of numerous agencies and governmental bodies, including the Japan Foundation, the Ministry of Agriculture, Forestry and Fisheries, Japan Tourism Agency and the Finance Ministry. If the combination of these different bodies has resulted, intentionally or not, in a greater diversity of events, that’s not such a bad thing.

Masuda’s overall vision for the festival in presenting a more diverse range of cultural events was to challenge already established cultural icons that have come to represent Japan abroad.

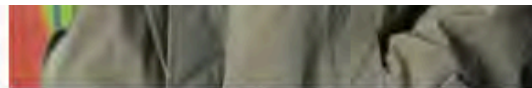
“I hope that people coming to Japonismes 2018 will experience these unknown facets of our culture and that we can break down stereotypes,” Masuda is quoted as saying on the official government public relations website. The festival’s inclusion of an extensive program of Japanese cinema, an exhibition on art brut, culinary workshops, sake tastings, a substantial program of contemporary theater and dance, and, to some extent, an art exhibition by pop celebrity Shingo Katori of SMAP fame certainly helps with this.

While chatting to a representative of the Japan Foundation in the lobby of the Chaillot National Theater before attending a performance of Hideki Noda’s “In the Forest, Under Cherries in Full Bloom,” I asked what she considered to be the ultimate goal of her work.

“We don’t necessarily like the phrase ‘soft power,’ we want culture to be pursued as a virtue in itself,” she said, referring, I assumed, to the policy of reducing culture to being a vehicle for developing the economy through tourism and trade deals.



“We don’t want people to think of us as monsters, and we hope that the Japanese passport will allow us to travel freely to as many different countries as possible,” she added, somewhat out of the blue, but which on reflection made sense considering Japan’s historical policy of isolationism.



Shingo Katori poses for a portrait.

Interestingly, the play we were about to see, Noda’s 1989 revisionist retelling of a Japan origin story via an adaptation of a short story by Ango Sakaguchi, regrets the demise of an indigenous population of unsocialized monsters, or *oni*, as they are sacrificed through the machinations and politics of an aristocratic organizing structure (as far as I could tell).



Hideki Noda's 'In the Forest, Under Cherries in Full Bloom' | NATHALIE VU-DINH

The frenetic pantomime action, an overly saccharine performance by the young male lead and clever fast-paced wordplay that could not be successfully translated in French subtitles didn’t receive an overwhelmingly positive reaction from the audience, whose applause at the end was respectful rather than effusive.

The imagery of the production seemed to play up Japanese cultural tropes — cherry blossoms, folk mythology, swordplay, the pomp of the Imperial court — but it was only after the show when I was able to talk to Noda (who I had first seen perform in London in the 1990s when he had absolutely rocked the British theater world) that I understood that the play was intended to be social criticism.

“I don’t have any issues with the Imperial family now but when I wrote ‘In the Forest, Under Cherries in Full Bloom,’ it was still the Showa Era (the reign of Emperor Hirohito),” Noda said. “In reviving the play (in contemporary times), I consider it to be a comment on authoritarianism in general, which is becoming more popular around the world.”

Two very different theater productions we had seen previously in the week contrasted markedly with Noda’s energetic show. The previously mentioned kyogen production featured the 87-year-old Mansaku Nomura, one of Japan’s Living National Treasures. Physical movements in this piece were, naturally, slower and more subtle. The deliberation put into every step and utterance was palpable, and while Noda’s modern production suffered from being somewhat mannered even though its aim was to come across as being carefree, the traditional theater put the artifice front and center.



“Tsukimi Zato” was performed by Mansaku Nomura. | ©KOS-CREA / COURTESY OF THE JAPAN FOUNDATION

The second part of Mansaku no Kai Kyogen Company’s performance that night, which featured a set designed by contemporary art photographer Hiroshi Sugimoto, was the Shinto ritual “Sambaso” — the part of a noh performance that acts as a prayer for a good harvest. Noh being what it is, not everyone could make it to the end without dozing off and it’s probably fair to say that the audience was more immediately appreciative of the easier-to-understand “Tsukimi Zato” than the highly stylized ritual that is noh.



Kuro Tanino's 'Avidya: The Ignorance Inn' | ©YURINA NIIHARA / COURTESY OF THE JAPAN FOUNDATION

The audience's reaction to "Avidya: The Ignorance Inn," a piece by playwright Kuro Tanino that was first performed in 2015 and is set in the present day, also veered toward puzzlement rather than outright enthusiasm. In the case of this allegorical tale of an isolated rundown Showa Era onsen, odd pacing, uncomfortable shifts between comedy, pathos and Grand Guignol, and a less than charismatic performance by the younger of the male leads made for a challenging, but uneven dramatic experience. On top of that was the gay lust of a simpleton and a dwarf, full-frontal nudity, and simulated sex with a puppet modeled on somatosensory mapping but with an oversize penis. This may have been too much for the opening night audience, who seemed to be astonished but not fully on board with the playwright's vision. When the cast, who had given their all, bravely smiled while taking their bows to somewhat hesitant applause, a Japanese journalist sitting next to me said, "What was *that* about?"

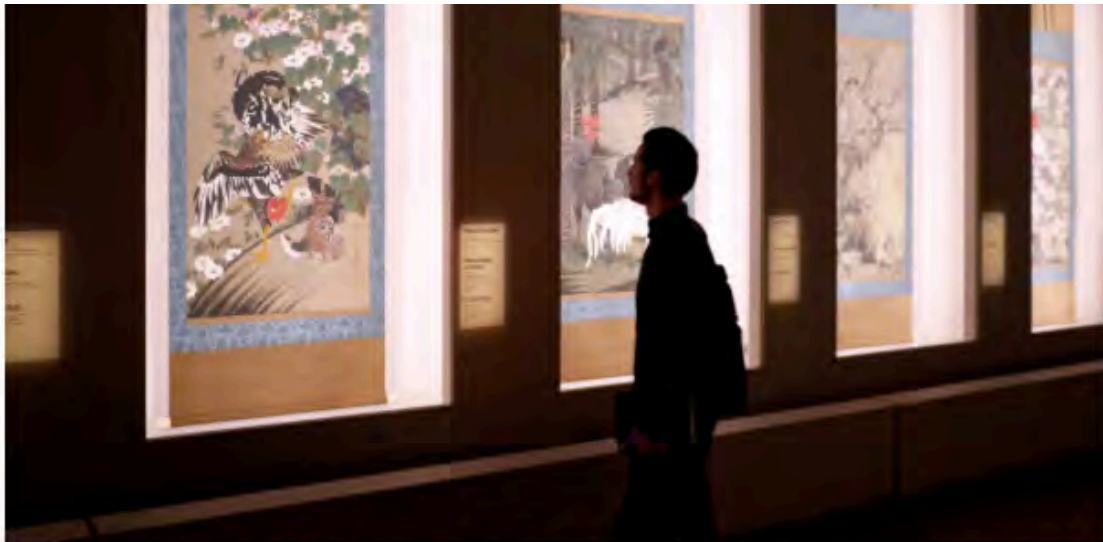


Gennevilliers Theater Director Daniel Jeanneteau poses alongside playwright Kuro Tanino. | JOHN L. TRAN

Taken as a drama with its roots in the theater of the absurd and the early 20th-century Japanese avant-garde aesthetic of *ero-guro-nansensu* (erotic-grotesque-nonsense), the play is meant to be unsettling and provocative, though more optimistic about the possibility of human connection than the work than European and American drama in the existentialist vein. In an interview after the show, Tanino defended the pacing of the play, which effectively frustrates the audience from merely enjoying the piece as a smooth-running comedy spectacle.

Asked about the decision to host “Avidya: The Inn of Ignorance,” Gennevilliers Theater Director Daniel Jeanneteau spoke energetically about the theater’s function as an incubator of liberal and cosmopolitan culture in an area of Paris that has a significant immigrant population.

“There are people in the local population who’ve never seen a member of the opposite sex naked,” Jeanneteau said. “I think it’s a beautiful and powerful moment, for example, when we see one of the female characters face the audience in a very natural way. ... She is not sexualized or objectified, she is just there being herself.”



A visitor examines artworks in the 'Jakuchu: The Colorful Realm of Living Beings' exhibition. | JOHN L. TRAN

In the visual arts, fans of the esoteric Ito Jakuchu will be happy to know that the Edo Period painter's first exhibition in France has been a hit. Rather than presenting Jakuchu as an eccentric who mixed accurate observation with fanciful imaginings, as has been the case in previous exhibitions in Japan and the United States, "Jakuchu: The Colorful Realm of Living Beings" emphasizes the artist's devotion to Buddhism. It is comprised mostly of hanging scrolls featuring birds and flowers, but also includes three paintings of Bodhisattva Samantabhadra, Buddha Sakyamuni and Bodhisattva Manjushri on loan from the Shokokuji temple in Kyoto. With lighting only in alcoves containing individual works, the medium-sized exhibition room (there are none of the larger folding screen works, which would have required a much larger venue) is purposefully dark, allowing a better appreciation of Jakuchu's use of color, and also promoting an intimate relationship to the work.

The exhibition of Japanese art brut at the Halles St-Pierre, a converted 19th-century food market that specializes in naive, folk and outsider art (the English language version of art brut), features paintings, drawings and sculpture by autodidacts — that is to say, people who have not had any formal art training, and who did not necessarily produce work with the intention of publicly exhibiting it. With the art world still tugging its goatee over neo-Dadaism and paying top dollar for it, the implicit lack of pretentiousness of the "Exposition Art Brut Japonais II" is a tonic for the jaded and a visual feast untouched by the invisible hand of market forces.



A painting that forms part of Shingo Katori's 'Nakama des Arts' exhibition. | LIE.ARIGATO

Unfortunately, the same cannot be said of former SMAP member Shingo Katori's first solo show in France, which was privileged with a space in the Louvre. Katori is also an autodidact, but his work did not compare well with the unselfconscious absorption and complete lack of affectation of the pieces in the art brut show.

The opening film of the 100 years of Japanese Cinema at the Cinematheque Francaise was a screening of the Taisho Period samurai drama "Orochi" (1925). Introduced by the program's selection committee as one of the progenitors of *jidaigeki* (period drama), the silent film was accompanied with a live musical performance and superb narration by Raiko Sakamoto. The story of the self-righteous Heisaburo Kurotami, who goes from romantically smitten samurai to abusive stalker, gang enforcer and spree killer, thence to be condemned to death after he surrenders to the police in a crucial moment of self-doubt, was wildly applauded by a full house of cinemagoers.



A still from 'Orochi,' which has been included as part of the 100 Years of Japanese Cinema program. | 'OROCHI' ©MATSUDA FILM PRODUCTIONS

As an action movie, "Orochi" was both accessible and fun, but the selection committee had chosen it for more than its entertainment value. Kohei Ando, a professor emeritus at Waseda University and Japanese member of the selection committee, was keen to impart to journalists at the press briefing for the program that Japanese culture and society are difficult to understand. The dichotomy of "yes" and "no," for example, were foreign concepts, he said, and the Japanese had the more nuanced "*aimai*," although he conceded that the French had a version of this, which is "*ambiguïte*."

I thought I detected the slightest trace of a smile on the faces of the two French members of the panel at this point, who, for their part, said that the deliberations over which films should be included in the program had been intense. Ando had insisted that the essential soul and spirit of Japanese culture had to be communicated through a canon of not-to-be missed films. They, on the other hand, had wanted to introduce lesser-known films that would be interesting for French cinephiles to discover for the first time.

“Orochi” was exemplary in this respect, and of fulfilling the remit of the Japonisme 2018 festival in general, which is to be a platform for different Japanese voices, rather than to simplify the image of Japan in France.

For more information on Japonismes 2018: Souls in Resonance, visit japonismes.org/en.

Teresabener.se - 21 octobre 2018

TERESA BENÉR

Internationell teaterhöst i Paris

söndag 21 oktober, 2018



I det absurdistiska, ordlösa stycket *Atelier* förenas tre scenkonstnärer från de belgiska kollektiven TG Stan, de KOE och Maatschappij Discordia för att tillsammans skapa konst. Publiken sitter längs två långsidor av scenen på Théâtre de la Bastille och betraktar dessa män surra runt likt taffliga figurer som Papphammar, Mr Bean och en tyrannisk Basil i *Fawlty Towers*. På ett besynnerligt, kaotiskt och dråpligt sätt sammanfogar de former som vi åskådare med viss fantasi kan associera till verk i konsthistorien. Här ges förvridna varianter av bland annat klassiska flamländska stilleben, Yves Kleins *anthropometrier* (kroppsmålerier), Jackson Pollocks *action painting* och Marcel Duchamps urinoar.

Atelier ställer i sin anspråkslösa form frågan om hur konst skapas och blir erkänd som just konst. Det är en av tre uppsättningar med TG Stan som medverkar på årets Festival d'Automne i Paris. Temat om konstnärskapets villkor fördjupas i de två andra gästspelen med TG Stan, Ingmar Bergmans *Trolösa* och *Efter repetitionen*.

Just Festival d'Automne ger många bud på scenkonstens olika skepnader, möjligheter och bärighet. Sedan 1972 fungerar denna högklassiga internationella festival som motor i den franska huvudstadens scenhöst. Programmet är i år starkt präglad av *Japonismes 2018*, japanskt kulturår i Frankrike. Kabukiteater, nospel och butoh, liksom verk i nutida scenkonst av regissörer som Kuro Tanino och Saburo Teshigawara samsas med ledande europeiska scenkonstnärer som Krystian Lupa, Anne Teresa de Keersmaecker, Tiago Rodrigues och Julien Gosselin.

I min första dos av Festival d'Automne 2018 fastnade jag särskilt för Krystian Lupas mästerverk *Processen*, på Odéon Théâtre de l'Europe. Lupa gör ett fem timmar långt drömspel av Franz Kafkas klassiker, där huvudpersonen dubblas, och båda kallas Franz K. En skådespelare agerar romanens rollfigur, en annan är författaren som kommenterar skeendet och ifrågasätter romanfigurens envisa försök att förstå och upprätta sig själv. Krystian Lupa har dessutom lagt in ett långt mittparti där Kafka med sina närmaste vänner Max Brod, Felice Bauer och Grethe Bloch samtalar om konst, författande och teater i relation till dagens politiska verklighet i Polen. Det är en svidande kritik inte bara av PiS-regeringens radikala ingrepp i kultur och rättsväsende, utan framför allt en djuplodande reflektion om vad konstnärer och intellektuella förmår i ett samhälle, "när gränsen för det absurda har överskridits", som Max Brod säger. I ett senare nyhetsbrev denna höst kommer jag att publicera en essä, skriven för theresabener.se, om Lupas *Processen*. Men försök se den! *Processen* produceras av fyra Warszawateatrar och kan ses antingen på [Nowy Teatr](http://www.nowy-teatr.pl) eller på internationell turné (men den spelas sparsamt, då skådespelarna har engagemang på olika teatrar). Spelperioden i Paris, tio dagar, var slutsåld till sista plats, vilket säger något om Lupas höga status i europeisk teater. Läs mer om [Krystian Lupa här](#).

Schweiziske regissören Milo Rau har uppmärksammats mycket för *Gentmanifestet*, ett slags dogmaregler han avser tillämpa på stadsteatern NT Gent, där han just påbörjat sitt chefskap. I den mycket starka uppsättningen *La Reprise - Histoire(s) du théâtre (1)* sätter han sina spelregler i praktiken, i en föreställning som både berättar en dokumentär nutida tragedi och analyserar teaterns egna verktyg för gestaltningen. [Här kan du läsa min recension](#) från Nanterre-Amandiers, där den spelades inom ramen för Festival d'Automne.

I det japanska utbudet (dock ej del av Festival d'Automne), fastnade jag för regissören Satoshi Miyagis utsökta, originella, strama gestaltning av den unga fransk-kamerunska författaren Léonora Mianos *Révélation* på nationalteatern La Colline. *Révélation* berättar i mytologiska former om en gudinna som upprättar en historisk sanningskommission för att belysa afrikanska makthavares feghet och felsteg då de lät slavar skeppas iväg över haven. Satoshi Miyagi gjorde redan en bejublad buddhistiskt genomsyrad, japansk *Antigone* på Avignonfestivalen förra året. [Läs här min text om den nya Révélation.](#)

Paris scenhöst bjuder också på tyska registjärnor. Thomas Ostermeier har satt upp en ljuvlig *Trettondagsafton* med en ung, spelglad trupp på Comédie-Française (min recension av denna publiceras i nästa nummer av Norsk Shakespearetidsskrift). Den blandar burlesk och poesi, i en ny, luftig översättning på prosa av franske dramatikern Olivier Cadiot. Pjäsens förvecklingar med kön och genus tolkas med butlersk genusteoretisk blick av den intelligente Ostermeier.

På Théâtre de la Porte St-Martin har Peter Stein hyllats för sin stjärn uppsättning av Molières *Tartuffe*. Jag har inte hunnit se den ännu, men här kan franskkunniga läsare [ta del av mina kollegors texter.](#)

Senare i höst spelar Festival d'Automne och Odéon Théâtre de l'Europe Julien Gosselins trilogi av Don DeLillo, *Joeurs*, *Mao II*, *Les Noms*, en mastodont uppsättning (nio och en halv timmar) som var en av de mest omtalade på årets festival i Avignon. Gosselin får i år, precis som Milo Rau, det europeiska teaterpriset *New Theatrical Realities*, belönt av en internationell jury.

Och har ni tänkt på en sak med denna text? Endast två kvinnliga konstnärer omnämns! Det säger inte bara något om mig, utan tyvärr om scenkonsten i Europa. 2018 är det fortfarande en domän där många prestigefulla, omtalade uppsättningar skapas av män.

Paris, oktober 2018

Theresa Benér

Le théâtre de Kurô Tanino s'est exporté lors de deux représentations parisiennes

31.10.2018

Words: Solenn Cordroc'h



©Takashi Horikawa

Dans le cadre du festival d'automne à Paris, Kurô Tanino, ancien psychiatre devenu metteur en scène, a pu investir le théâtre de Gennevilliers pour deux pièces d'envergure, dans une auberge de sources thermales et dans un restaurant.

Avec son souci du détail et ses décors immersifs surprenants, Kurô Tanino manie un théâtre de premier abord réaliste, avant que les personnages haut en couleurs s'engouffrent dans un chemin sensuel, dérangent, burlesque ou sulfureux.

Du 20 au 24 septembre, *The Dark Master* a ébloui les spectateurs en stimulant leurs sens ; la vue bien évidemment mais également l'odorat avec des effluves du restaurant reconstitué sur scène. Dans ce restaurant justement, un jeune ramoneur se voit offrir la place du chef, qui disparaît mais observe son nouveau protégé en toute discrétion. Les clients habituels défilent, dont la prostituée favorite du précédent chef et un étrange personnage chinois, plus préoccupé par le potentiel économique du lieu que le contenu des assiettes. Kurô Tanino évoque en filigrane la dépossession du patrimoine et les rapports de domination. Maniant aussi bien le bruit et le silence, cuisinant le spectateur par un début classique puis déroutant, le théâtre de Kurô Tanino révèle avec éclat l'essence même de notre société moderne et ses paradoxes.

Dans sa seconde pièce *Avidya, l'auberge de l'obscurité*, qui s'est aussi tenue au théâtre de Gennevilliers du 25 au 29 septembre, deux citadins de Tokyo ont réveillé la quiétude des locataires d'une auberge perdue en campagne japonaise. Déboussolés par cette arrivée, une vieille dame, deux geishas, un aveugle et un *sansuke* (homme qui s'occupe des bains, masse et coiffe les clients, également géniteur pour les femmes qui ne réussissent pas à avoir d'enfant), expriment tour à tour leurs peurs et désirs de cette modernité qui contraste avec leur paisible tradition. La trêve de quiétude est loin de prendre fin à l'annonce de la démolition de l'auberge pour faire place au Shinkansen : une allégorie brutale de "faire table rase du passé".



Gennevilliers, antenne nippone

En une dizaine d'années, sous la direction de Pascal Rambert puis de Daniel Jeanneteau, le T2G est devenu la passerelle principale du théâtre japonais contemporain en France.

Il faut particulièrement bien connaître le pays pour avoir atterri, comme Daniel Jeanneteau, dans cet entrepôt d'un quartier de Tokyo où l'artiste Hideto Iwai travaillait, en marge des circuits. Le metteur en scène et scénographe français, actuel directeur du Théâtre de Gennevilliers, est un passionné de culture nippone. Il se rend presque chaque année au Japon depuis 1998, date de sa résidence d'artiste effectuée à la Villa Kujoyama, il fut l'un des premiers artistes français à avoir créé des pièces (trois) pour les acteurs de Satoshi Miyagi à Shizuoka.

Et il pourrait passer des heures à dépeindre la scène contemporaine locale, marquée selon lui par un fort appétit d'hybridation : *«Ce qui est troublant, c'est que le Japon est un pays marqué par le nationalisme, par l'extrême droite, et qui développe aussi une passion pour l'ailleurs, l'étranger, les autres formes de vie. Il y a un ap-*

pétit de rencontres avec des esthétiques très différentes, ucommente-t-il. En ce moment, en marge de toute une génération marquée par la figure emblématique d'Oriza Hirata, je m'intéresse particulièrement à Kurô Tanino, par exemple, un fou dont on ne sait pas trop si l'esthétique date du XXIII^e siècle ou d'il y a cinquante ans, et qui poursuit la veine du réalisme fantastique à la Murakami.»

Kurô Tanino, programmé en début de saison, est tout à fait le genre de créature que Daniel Jeanneteau aime convier à Gennevilliers, dans ce théâtre qui, depuis la nomination de Pascal Rambert en 2007 puis la sienne, en 2017, fait découvrir au public français les metteurs en scène japonais majeurs. *«C'est précisément cet axe japonais créé par Pascal Rambert qui m'a persuadé de candidater à l'époque. Je crois qu'il fut le premier à inviter en France Oriza Hirata ou Toshiki Okada.»* Actuellement, en plus des quatre spectacles japonais proposés cette saison – dont la création in situ d'Hideto Iwai (*lire ci-contre*), le théâtre bâche sur un projet de jumelage, à l'horizon 2020, avec le Shizuoka Performing Arts Center de Satoshi Miyagi. *«L'envie conjointe est de pouvoir proposer à des artistes français de créer sur place avec des acteurs japonais, et vice versa.»*

ÈVE BEAUVALLET

Les Inrockuptibles - 19 décembre 2018

TOP 5 DES CRITIQUES

FABIENNE ARVERS

1 *Joueurs, Mao II, Les Noms*

de Don DeLillo,

mise en scène Julien Gosselin

Le jeune prodige adapte trois œuvres de l'immense Don DeLillo et plante, neuf heures durant, le paysage mental d'une Amérique dévastée par trois décennies de terrorisme.

2 *On s'en va* d'après Hanokh Levin,

mise en scène Krzysztof

Warlikowski

3 *Le Procès* d'après Franz Kafka,

mise en scène Krystian Lupa

4 *Love* d'Alexander Zeldin

5 *Hate* de Laetitia Dosch

BRUNO DERUISSEAU

1 *Affordable solution*

for better living

de Théo Mercier et Steven Michel

Un duo entre un danseur

et un meuble en kit suffit

à Théo Mercier pour embras(s)er

les angoisses du contemporain.

Aussi rudimentaire que virtuose.

2 *Les Ondes magnétiques*

de David Lescot

3 *Sopro et Bovary*

de Tiago Rodrigues

4 *La Reprise - Histoire(s)*

du théâtre de Milo Rau

5 *1993* d'Aurélien Bellanger,

mise en scène Julien Gosselin

JEAN-MARC LALANNE

1 *Les Ondes magnétiques*

de David Lescot

Comment, après la légalisation des radios libres, une petite station indépendante épouse la grande conversion libérale de la gauche des années 1980. Une fresque historique en mineur, d'une intelligence, d'une précision et d'une inventivité scénique de chaque instant.

2 *Adishatz/Adieu* de Jonathan Capdevielle (reprise)

3 *Bovary* de Tiago Rodrigues

4 *Joueurs* de Don DeLillo,

mise en scène Julien Gosselin

5 *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète*

de Gurshad Shaheman

PHILIPPE NOISSETTE

1 *Since She* de Dimitris Papaioannou

Le chorégraphe grec rend hommage

à Pina Bausch en dirigeant le

Tanztheater Wuppertal tout en

creusant son sillon d'une danse à la

beauté hors du temps. Superbe.

2 *Seventeen/Twenty One*

de William Forsythe

3 *About Kazuo Ohno*

de Takao Kawaguchi

4 *Furia* de Lia Rodrigues

5 *Mitten wir im Leben sind*

d'Anne Teresa De Keersmaeker

HERVÉ PONS

1 *Les Idoles* de Christophe Honoré

Un vaste chant d'amour aux victimes du sida trop tôt disparues, Jean-Luc Lagarce, Hervé Guibert, Jacques Demy, Serge Daney, Bernard-Marie Koltès et Cyril Collard. On y croise aussi Liz Taylor...

2 *Warum läuft Herr R. Amok?*
(Pourquoi M. R. est-il atteint de folie meurtrière ?)

de Susanne Kennedy

3 *CHROMA* d'après *Chroma : Un*

livre de couleurs de Derek Jarman,

mise en scène Bruno Geslin

4 *One Night with Holly Woodlawn*

de Pierre Maillet

5 *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète*

de Gurshad Shaheman

PATRICK SOURD (SANS ORDRE)

La Nuit des rois ou Tout ce que

vous voulez de Thomas Ostermeier

Le vent fripon de la liberté souffle

sur une planète des singes

où Thomas Ostermeier éclaire

par le rire nos débats sur l'amour.

Avidya - L'Auberge de l'obscurité

de Kurô Tanino

Purge, Baby, Purge de Sophie Perez

et Xavier Boussiron

Hate de Laetitia Dosch

Affordable solution for better living

de Théo Mercier et Steven Michel